



JAZZ
L'Off Festival: une plate-forme
de plus en plus essentielle
Page E 4

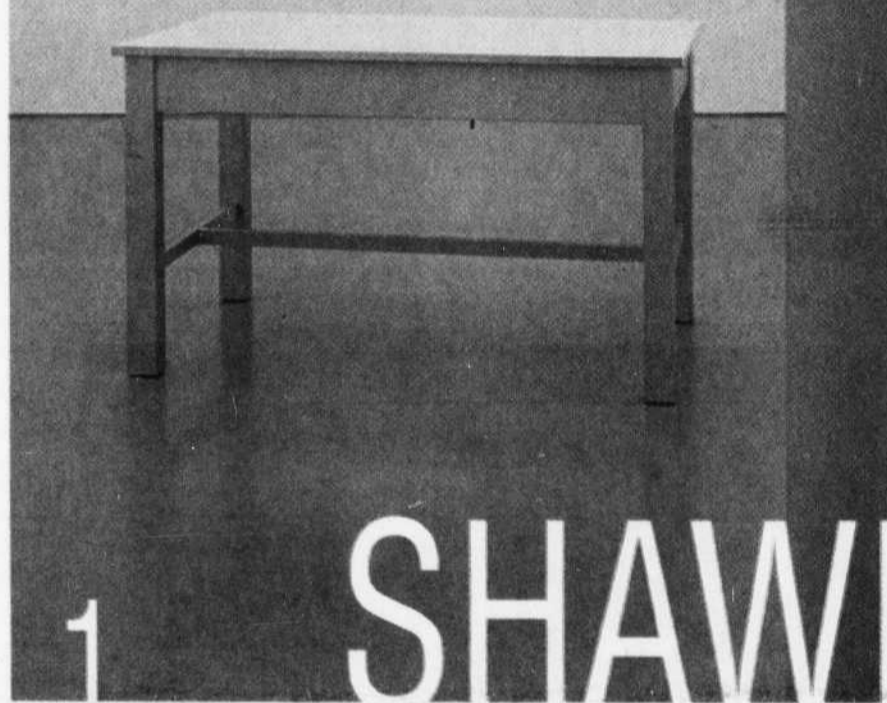


OPÉRA
La soprano québécoise
Manon Feubel est Aïda à la Scalla
Page E 6

CULTURE

EXPO taquine

La septième manifestation estivale à l'Espace Shawinigan survole un courant fort de l'art contemporain, animé par le rôle actif du spectateur. Tout dépend de lui, s'il veut être émerveillé, réconforté ou... taquiné



JÉRÔME DELGADO

Shawinigan — Forte en sensations, entre la chaleur brûlante d'une robe en grillage métallique et le comportement agressif d'une table, d'une simple table en aluminium, l'exposition *Flagrant délit* défie le spectateur. Elle ne cesse, d'une œuvre à l'autre, de le titiller, de le provoquer. Non sans humour, ni sans faire appel à l'émerveillement, mais quand même, elle le taquine. L'Espace Shawinigan peut s'avérer, cependant, un lieu réconfortant.

Chatouiller...

Les défis reposent sur une idée bien simple: inclure le visiteur dans l'œuvre, le chatouiller dans son rôle, un brin conservateur, d'observateur passif. «*La performance du spectateur*», explicite le sous-titre de l'expo. «*Le réveiller, [le sortir] de sa complaisance*», nuance la commissaire, Josée Drouin-Brisebois, conservatrice de l'art contemporain au Musée des beaux-arts du Canada, devant une œuvre de Geoffrey Farmer, *Théâtre de cruauté* (titre repris à Artaud).

«*Flagrant délit est un titre un peu fort, concède-t-elle lors de cette visite exclusive trois jours avant le vernissage. Mais ce n'est pas négatif. Quand on est dans un musée, il y a une distance avec les œuvres, on ne peut pas les toucher. Ici, puisqu'on invite le visiteur à contourner les normes, on le prend en flagrant délit.*»

À l'Espace Shawinigan, cette liberté est tout de même contrôlée. La robe brûlante, intitulée *Je veux que tu éprouves ce que je ressens...*, a été conçue par Jana Sterbak dans les années 1980 (à l'époque de sa robe en viande si controversée) pour être frôlée. Elle apparaît désormais derrière une barrière protectrice.

Treize œuvres, de onze artistes ou collectifs, tous canadiens, ont été retenues de l'expo initialement montée à Ottawa. Cette version quelque peu réduite de la sélection

de Josée Drouin-Brisebois (il manque quatre pièces) ne semble pas souffrir de la moindre amputation.

Installations immersives ou interactives, ambiguës, parfois même déroutantes, mais aussi invitantes... le visiteur passe par bien des émotions. S'il demeure libre de ses mouvements et gestes, s'il a le choix d'interagir ou non avec l'objet, sa passivité est aussi source de provocation.

«*Le visiteur peut être indifférent à l'œuvre; elle, elle ne l'est pas*», commente la commissaire, cette fois devant *Capteur de présence* (2003), des artistes torontois Jennifer Marman et Daniel Borins. En apparence banale, entre le panneau électrique et l'élément décoratif, cette œuvre agit en toute discrétion. Sa mosaïque d'aiguilles révèle l'intérêt de celui qui s'y arrête... ou qui passe tout droit.

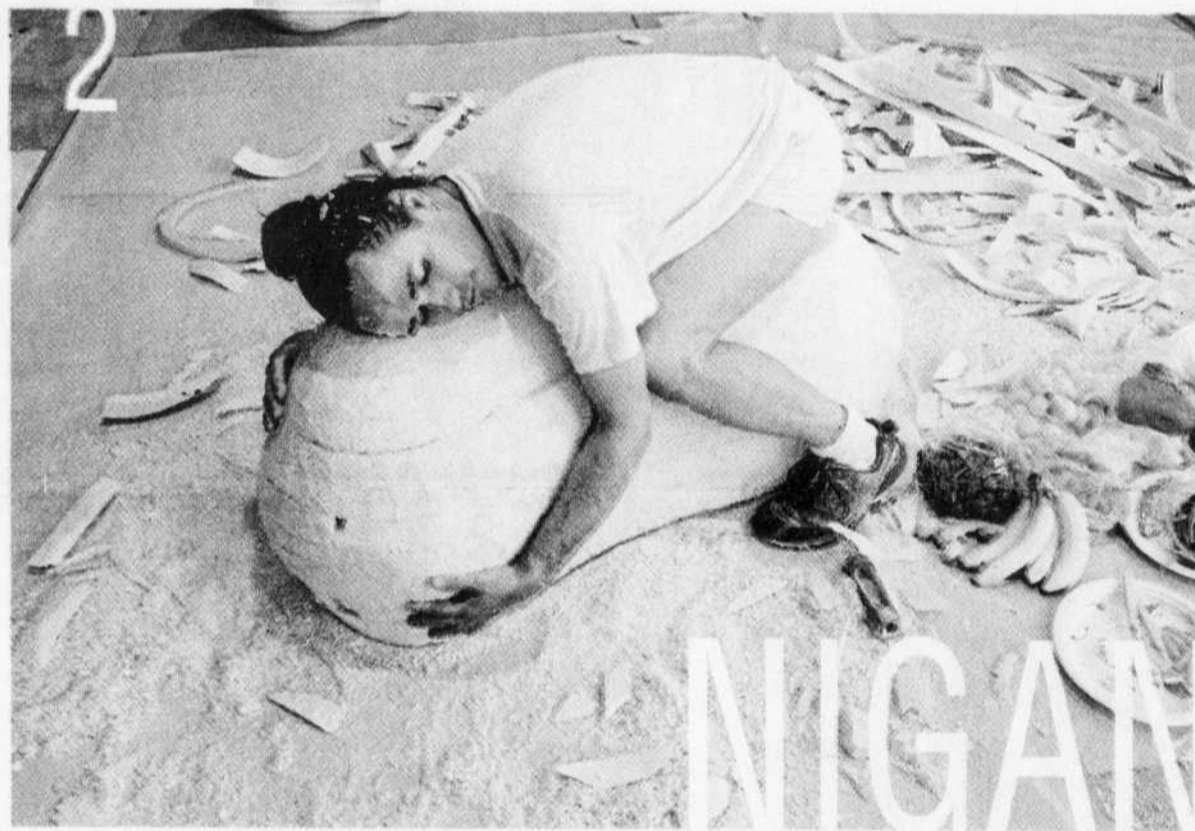
La table en aluminium? Œuvre de Max Dean et Raffaello D'Andrea, *La Table* (1984-2001) réagit aussi selon les mouvements de celui qui se présente devant elle. Ses actions sont un répertoire des comportements humains: elle peut autant chercher à séduire qu'à pourchasser le visiteur lorsqu'il s'enfuit.

Déchiffrer

Des sensations fortes? *La lumière qui tranche entre le jour et la nuit* (2003), du doyen de groupe Mowry Baden, propose une expérience physique, étourdissante, basée sur un rudimentaire jeu d'éclairage. On emprunte une sorte de nef d'église pour aboutir à un panorama évoquant l'horizon au moment du coucher du soleil (ou de son lever). Les plus sensibles auront le vertige.

L'expo n'en est pas une «*de science et technologie*», telle que le dit la commissaire, pas plus que les œuvres ne sont didactiques: aucune instruction n'est présente, «*l'artiste ne dit pas quoi faire*», insiste-t-elle.

«*Il y a, dans ces sculptures et installations, écrit-elle dans le catalogue, une déclaration*



«*Il y a, dans ces sculptures et installations, écrit-elle dans le catalogue, une déclaration incontestable du rôle du participant, qui devient aussi important, sinon plus, que celui d'auteur rempli par l'artiste.*»

1- Max Dean et Raffaello D'Andrea
La Table, 1984-2001
Logiciel de contrôle, ordinateur, système visuel, moteurs électriques, systèmes de contrôle, composants électriques et électroniques, table en aluminium, 82,0 x 145,0 x 94,0 cm.
Musée des beaux-arts du Canada.

2- Massimo Guerrera
Darbora (Ici maintenant, avec l'impermanence de nos restes), 2002
Photographie en couleur.
Avec l'aimable autorisation de la galerie Joyce Yahouda, Montréal, et de la Clint Roenisch Gallery, Toronto.

3- BGL
Artistic Feeling II, 2008
Billets de 20 dollars canadiens, compteuse de billets, soulevateur Génie, dimensions variables.
Avec l'aimable autorisation de Diaz Contemporary, Toronto, et de Parisian Landry, Montréal.
Collection des artistes.
© MBAC

VOIR PAGE E 3: SHAWINIGAN



MUSÉUMS NATURE MONTRÉAL

INSECTARIUM
DU MONTRÉAL

Viens jouer dehors

Nouvel espace de découvertes
La Cour aux insectes

museumsnature.ca



ACCÈS
PIE-IX

CULTURE

EXPOSITIONS

Raphaël, Michel-Ange, Caracci et tutti quanti à Ottawa

Jusqu'au 7 septembre prochain, le Musée des beaux-arts du Canada présente une exposition consacrée au mécénat des papes dans la Rome du XVI^e siècle.

ANNE MICHAUD

De «capitale du monde» à «Ville éternelle», les surnoms donnés à Rome au fil des siècles se réfèrent autant à la richesse de ses monuments qu'au statut particulier qu'elle occupe au sein de l'Église catholique.

Mais au début du XVI^e siècle, alors que la papauté se remet à peine des dissensions qui l'ont menée à s'exiler en Avignon, la ville est loin d'afficher la richesse et la magnificence qu'elle avait connues durant l'Antiquité. Pour lui redonner la majesté dont ils veulent projeter l'image à travers l'Europe et au-delà, les souverains pontifes n'ont alors d'autre choix que de reconstruire la ville. Durant le XVI^e siècle, Rome devient donc un immense chantier, chaque pape ajoutant constructions et restaurations à celles déjà entreprises par ses prédécesseurs.

Influences

L'exposition présentée au MBAC cet été suit un parcours chronologique commençant par l'accession au trône papal de Jules II en 1503, jusqu'à la mort de Clément VIII en 1606. Au fil des salles, dont chacune est consacrée à l'un des 18 papes qui ont jalonné ce siècle, le visiteur prend conscience de l'importance du mécénat des souverains pontifes: pour décorer, orner et enjoliver tous ces édifices nouvellement



SOURCE MUSEUM OF ART, CLEVELAND
Étude d'un adolescent nu au-dessus du prophète Daniel sur la voûte de la chapelle Sixtine, vers 1510-1511, pierre noire et sanguine de Michel-Ange

construits ou restaurés, ils ont fait appel aux meilleurs artistes de l'époque, dont le talent a engendré l'une des périodes les plus fructueuses de l'histoire de l'art occidental.

À l'entrée de chaque salle, des panneaux explicatifs décrivent comment les événements historiques importants (tels que la mise à sac de la ville par les troupes de Charles Quint en 1527 ou la réorganisation de l'Église avec la contre-réforme au milieu du siècle) ont influencé, retardé ou modifié le travail des artistes. On découvre aussi comment la personnalité de chaque pape a influencé les créations de ses protégés: ainsi, Paul III, qui avait engendré quatre enfants avant d'accéder à la papauté, ne détestait pas retrouver de jolies déesses aux seins nus dans la décoration de ses appartements privés, alors que Jules III, beaucoup plus prude, remettait en question l'utilisation de sujets païens dans l'ornementation des bâtiments destinés à l'Église.

L'importance et la qualité des artistes qui figurent dans l'exposition du MBAC sont évidentes dès la première salle, où l'on voit entre autres un tableau et huit dessins de Raphaël ainsi que quatre études de Michel-Ange. Si le nom de Raphaël disparaît assez rapidement à mesure qu'on progresse à travers les salles (puisqu'il meurt en 1520), son influence se fait sentir tout au long de l'exposition; quant à Michel-Ange, il figure en bonne place dans de nombreuses salles, au fur et à mesure qu'il accumule les commissions papales.

Dessins et esquisses

Le ratio tableaux/dessins de l'exposition du MBAC décevra peut-être certains visiteurs, puisque seulement le tiers des œuvres présentées sont peintes. Mais lorsqu'on prend conscience de la qualité des dessins et esquisses choisis par le conservateur David Franklin, ainsi que de l'importance des œuvres qu'ils ont servi à préparer, il apparaît hors de tout doute que ce sont des œuvres d'art à part entière. L'exposition du MBAC met aussi en valeur le travail d'artistes moins connus, tel Perino del Vaga, qui travailla



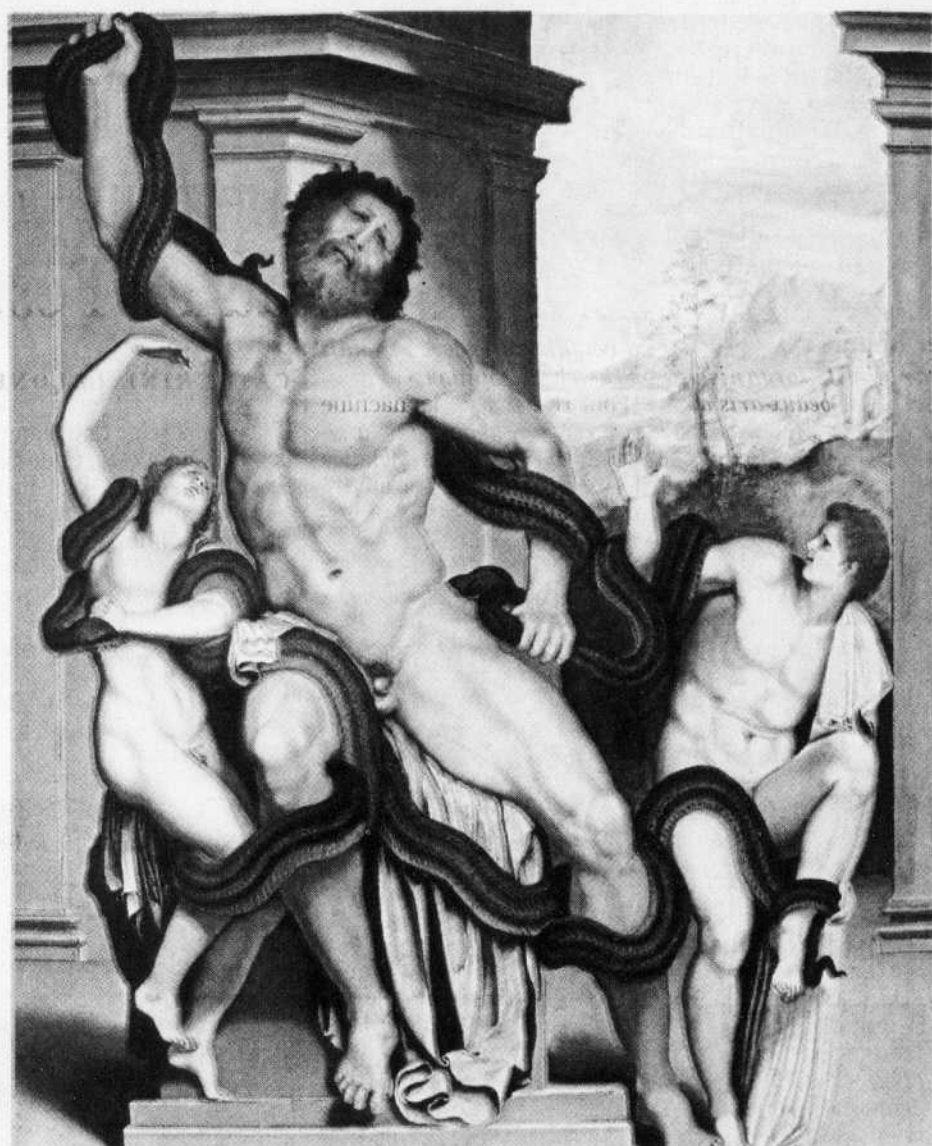
Paysage fantastique, vers 1598, huile sur cuivre de Paul Bril (1554-1626)

SOURCE NATIONAL GALLERY OF SCOTLAND, EDMBOURG

dans l'atelier de Raphaël et dont le talent fut largement mis à contribution après la mort de celui-ci.

À quelques reprises, le visiteur du MBAC est confronté à des œuvres dont la présence peut sembler surprenante: c'est le cas par exemple de quelques peintures du Titien, beaucoup plus associé à Venise qu'à Rome, ainsi que d'un magnifique tableau de l'Espagnol El Greco. «Au XVI^e siècle, explique le sous-directeur du MBAC et conservateur en chef de l'exposition, David Franklin, Rome agissait comme un véritable aimant sur les artistes. Comme de nombreux autres, le Greco y a séjourné durant deux ou trois ans et c'est à cette époque qu'il a peint ce tableau.»

Jamais auparavant les quelque 160 œuvres qui composent *De Raphaël à Caracci - L'art de la Rome pontificale* n'avaient été présentées dans un contexte historique aussi bien expliqué. De plus, c'est l'exposition la plus importante jamais consacrée à cette période particulièrement faste de l'histoire de l'art occidental. Pour voir plus d'œuvres créées à Rome au XVI^e siècle, il aurait fallu y séjourner à l'époque où les Raphaël, Michel-Ange, Caracci et tutti quanti étaient occupés à en faire la «Ville éternelle»... Pour plus de renseignements, on peut consulter le site www.beaux-arts.ca



Laocöon, vers la fin des années 1550, huile sur panneau d'Alessandro Allori (1535-1607)

COLLECTION PARTICULIÈRE, NEW YORK

Collaboratrice du Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE D'AUJOURD'HUI

du 16 au 23 juillet 2009
LES MUSICALES
de Sainte-Adèle

Dans Pamphithéâtre
du Parc de la Famille
Rue Morin

Formule «apportez votre chaise»
Info - Billets en ligne:
www.lesmusicalesdesainteadele.com

Jeudi 16 juillet
20h30 Billets: 20\$ + taxes & fr
The Lost Fingers

Samedi 18 juillet
20h30 Billets: 24\$ + taxes & fr
Daniel Bélanger
Spectacle solo

Jeudi 23 juillet
20h30 Billets: 18\$ + taxes & fr
Mara Tremblay
et Antoine Gratton
Programme double

Admission à partir de
17h00 pour
L'Apéro des musicales
5@7
Martini, bière froide, musique

Passeport
3 spectacles 53\$ + taxes & fr

Entre les soirs de spectacle
17h00 Adm. libre
L'Apéro des Musicales 5@7
Martini, bière froide, musique, spectacles
Une production
Club Mont-Blanc

Desjardins
Caisse populaire
des Pays d'en-Haut
partenaire officiel

LE DEVOIR

IGA

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC
et le FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE de Trois-Rivières
vous invitent à assister à la quatrième soirée de lecture



À l'Auditorium
de la Grande Bibliothèque

Poésie et jazz

Quatre saisons, quatre couleurs, quatre lumières

le dimanche
21 juin
à 19 h 30

avec les poètes **Joséphine Bacon**, **Rita Mestokosho** et **Jean Sioui**, qui participent à l'exposition *Cosmogonies des Premières Nations*, et le comédien **Charles Bender**, qui lira des textes de sept autres poètes autochtones.

Musique: Trio Daniel Lessard

Cette soirée est présentée en collaboration avec Terres en vues.

Entrée libre

www.banq.qc.ca

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Barré-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

TERRES EN VUES
LAND INSIGHTS

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

CULTURE

SHAWINIGAN

SUITE DE LA PAGE E 1

incontestable du rôle du participant, qui devient aussi important, sinon plus, que celui d'auteur rempli par l'artiste.

Cette manière de faire très actuelle, Josée Drouin-Brisebois la situe dans une longue tradition remontant à l'époque baroque. C'est là que le point de vue unique, tel que défendu à la Renaissance, a d'abord été contesté. Depuis, dit-elle, «l'art inclut le spectateur. Dans *Flagrant délit*, il dépend de lui».

La performance du spectateur est multiple. Parfois, c'est un rôle très actif, presque militant, comme devant le mégaphone de Rebecca Belmore ou le micro d'une autre œuvre du duo Marman-Borins. Souvent, il demeure de l'ordre du contemplatif, comme devant l'entrepôt de BGL, l'atelier de Farmer, le tipi de Kent Monkman ou le salon de Massimo Guerrera, des installations pointant le processus de création à différents degrés.

Ces œuvres, entre l'architecture et l'objet, «nous mettent devant une situation à déchiffrer», dit Josée Drouin-Brisebois. Ce sont des «tableaux dans lesquels on entre», tel que le corridor très formaliste de Rodney La Tourelle, «des stratégies pour impliquer le spectateur», basées sur la rencontre avec l'autre davantage qu'avec une machine interactive.

Le parcours proposé à Shawinigan a ceci de bon qu'il fait aboutir, dans la première salle, au réconfort des tapis, denrées alimentaires et objets à manipuler de *Darboral*, l'œuvre toujours en cours de Guerrera. Dans la deuxième salle, le trio BGL nous conduit, après ses spectaculaires installations jouant sur l'idée de l'abondance et de l'accumulation, à une pièce vide et troublante. Cette conclusion restait néanmoins en suspens au moment de mettre sous presse.

Dernier départ?

Flagrant délit, «organisée par le Musée des beaux-arts du Canada et présentée par la Cité de l'énergie», poursuit cette petite tradition, vieille déjà de six ans, qui consiste à amener l'art contemporain d'Ottawa en Mauricie. Un voyage première classe visant à sortir les touristes des grands centres urbains. Il se pourrait cependant qu'il s'agisse du dernier départ.

Flagrant délit est la première



WALTER WILLEMS
Boudoir de Berdashe, 2007,
par Kent Monkman

exposition à ne pas découler d'une entente en bonne et due forme entre le MBAC et la Cité de l'énergie, la première à ne pas avoir été créée pour l'Espace Shawinigan. Présentée d'abord à Ottawa cet automne, elle n'a fait le voyage en Mauricie qu'en tant qu'exposition itinérante, un programme du MBAC qui fait circuler dans tout le pays ses propres manifestations. À Shawinigan, on considère ce prêt, au mieux comme un événement de transition, sinon comme un «bouche-trou». «C'est un peu improvisé tout ça», dit Daniel Amadéi, chargé de la mise en place de *Flagrant délit*. On se trouve dans une nouvelle situation et le MBAC nous a offert l'expo pour boucher le trou de cet été.

Ce retraité du MBAC, ex-directeur des expositions et repêché par la Cité de l'énergie, admet que le retrait du musée d'État, qui fournissait les fonds nécessaires pour la tenue de ces expositions, remet tout en question. D'autant plus que les entrées au guichet n'ont cessé de diminuer, depuis les 60 000 visiteurs de l'exposition inaugurale, *Le Corps transformé* (2003). «Le plan initial était d'exposer l'art contemporain. Mais peut-on se le permettre? La volonté est encore là, mais on cherche la solution.»

Pour rentabiliser la machine et «créer un impact dans la région», Daniel Amadéi a quelques idées, comme celle de s'ouvrir, un été sur deux, à des expositions «plus grand public».

Collaborateur du Devoir

FLAGRANT DÉLIT

Espace Shawinigan,
1882, rue Cascades,
jusqu'au 27 septembre.

MÉDIAS

La Presse : des nouvelles du front

PAUL CAUCHON

La Presse qui ne publiera plus le dimanche à compter du 28 juin, voilà une annonce qui a causé un certain choc à ses lecteurs. C'est aussi un symbole: la «crise des journaux», que tous les observateurs des médias analysent depuis deux ans, est maintenant bien installée chez nous.

La ministre de la Culture et des Communications, Christine St-Pierre, déplorait cette semaine qu'«un tsunami frappe la profession de journaliste» et ajoutait qu'une analyse de la profession est «rendue nécessaire par la transformation des habitudes des consommateurs, qui se tournent de plus en plus vers Internet pour s'informer».

Ce «tsunami» était pourtant prévisible: depuis déjà deux ans les journaux sont en crise dans plusieurs pays occidentaux. Aux États-Unis, il existe même depuis 2007 un site Internet, *Newspaper Death Watch*, qui rend compte chaque semaine des pertes d'emploi, des compressions et des fermetures complètes de journaux partout sur le territoire américain!

Quant à l'analyse de la profession, on ne peut pas dire que le gouvernement québécois est très proactif. En 2001, une commission parlementaire déposait un mémoire sur la concentration de la presse qui est demeuré sur les tablettes, tout comme le rapport, en 2003, du «comité St-Jean» sur la qualité et la diversité de l'information.

Il y a un énorme contraste avec l'attitude du gouvernement de la France qui, après avoir

tenu des états généraux de la presse l'automne dernier, a mis en place ces derniers mois un ensemble de mesures pour tenter de venir en aide aux journaux en difficulté.

Au Canada, la crise dans les médias est réelle: quasi-faillite de *CanWest* (qui publie *The Gazette*), fermeture des salles de nouvelles de TQS, compressions à *Radio-Canada*, lock-out au *Journal de Montréal*; bref, ce n'est pas une période très prestigieuse pour les médias.

Pour justifier la fin de *La Presse* dominicale et la mise en place d'un plan de réduction des dépenses de 26 millions, dont une ponction de 13 millions chez les employés, l'éditeur du journal, Guy Crevier, a évoqué trois raisons: la récession, les difficultés du régime de retraite des employés et le déplacement des annonceurs vers Internet.

Sur le régime de retraite, plusieurs sources à l'intérieur du journal indiquent qu'il s'agit d'un problème antérieur à la crise actuelle des journaux. Le régime, qualifié d'excellent, affiche aujourd'hui un déficit de 113 millions. Guy Crevier fait valoir que 94 % des régimes de retraite sont actuellement déficitaires au Canada.

Des chiffres stupéfiants

Ce problème ponctuel survient alors que c'est toute l'économie des journaux qui est ébranlée.

L'Association américaine des

journaux publiés il y a deux semaines les résultats financiers du premier trimestre 2009 de l'ensemble de ses membres. Les chiffres sont stupéfiants: au premier trimestre, les revenus publicitaires ont chuté de 28,3 %;

si la tendance se maintient, les ventes totales de publicité en 2009 se situeront sous la barre des 30 milliards, ce qui représenterait une baisse de 40 % en quatre ans!

Un journal comme *La Presse* dépend davantage des gros annonceurs, comme l'automobile par exemple, qu'un journal comme *Le Devoir*.

Le déplacement des lecteurs vers Internet est également un autre problème, quoique Guy Crevier rappelle que les ventes de *La Presse* se portent relativement bien.

Il soutient toutefois que «l'impasse financière» dans laquelle *La Presse* est plongée «a pour origine une structure de coûts qui ne correspond plus au contexte économique et publicitaire d'aujourd'hui» (le journal prévoit des pertes cumulatives de plus de 100 millions d'ici cinq ans). *La Presse* compte environ 700 employés, dont près de 300 dans le seul secteur de la distribution, et leurs conditions de travail sont plutôt bonnes.

La grande difficulté, à laquelle tous les journaux sont confrontés, consiste à réduire les coûts, pour pallier la chute des revenus publicitaires et celle des ventes, tout en maintenant la «qualité du produit».

Une bonne salle de rédaction, ça coûte cher. Et on ne peut pas réduire indéfiniment ses ressources, car ce sont encore les journaux qui produisent quotidiennement l'information la plus fouillée et la plus abondante (information allégrement reprise par les médias électroniques et les sites Internet, d'ailleurs...).

Avant de décider de faire des concessions, les syndicats de *La Presse* voudront avoir accès aux chiffres réels, ce qui représente un enjeu en soi. Car les finances de *La Presse* ne sont pas publiques; elles sont intégrées dans les rapports globaux de Power Corporation, ce qui soulève la colère des petits actionnaires. Ces derniers, menés par Yves Michaud, cherchent depuis des années à connaître le véritable bilan financier de la filiale Gesca de Power, histoire de vérifier si *La Presse* actuelle est vraiment rentable... ou totalement déficitaire.

La prochaine étape pourrait être de s'interroger sur le modèle gratuit sur Internet. Les commentaires de lecteurs envoyés cette semaine sur quelques blogs de Cyberpresse étaient fort éclairants: certains déclaraient ne plus avoir besoin d'acheter le journal puisqu'ils peuvent le lire presque entièrement sur Internet. D'autres faisaient valoir, au contraire, qu'ils seraient prêts à payer pour avoir accès à Cyberpresse. C'est bien gentil, mais n'est-il pas trop tard pour instaurer un nouveau modèle de paiement, après avoir tout donné gratuitement?

Le Devoir

DANSE

De tout pour tous au 13^e Festival des arts de Saint-Sauveur

CATHERINE LALONDE

La directrice artistique du Festival des arts de Saint-Sauveur (FASS), Anik Bissonnette, dévoilait cette semaine la programmation de la 13^e édition de la fête laurentienne estivale de danse et de musique, du 30 juillet au 8 août.

Le Ballet Biarritz ouvre le bal avec, en première canadienne, *Le Sang des étoiles*, une chorégraphie de Thierry Malandain

pour tous, sur le mythe de Zeus et de Callisto. Les Ballets jazz de Montréal proposent une alléchante soirée composée de *Short Work: 24* de Crystal Pite et du très beau *Jack in a Box* d'Aszure Barton. Naomi Stike-man suit, avec *Çaturn* et son mélange de danse et de multimédia. Autre première canadienne, le Ballet Maribor et sa relecture contemporaine de *Roméo et Juliette*, sur la musique de Radiohead. Sept garçons et

une seule Juliette pour *Radio et Juliet*, d'Edward Clug. Pour les jeunes, la journée Tohu Bohu revient avec ses activités gratuites et pour la première fois un spectacle de danse pour les tout-petits, *Vieux Thomas et la petite fée* d'Hélène Langevin, qui vise les quatre ans et plus.

En musique, carte blanche à Oliver Jones, qui revient faire danser le FASS pour une troisième année consécutive. La tournée *Effusion* de Diane Du-

fresne s'arrête à Saint-Sauveur, avant que l'Ensemble Constantinople ne propose ses musiques et chants perses de *Soirée d'été à Ispahan*. La programmation est complétée par les spectacles extérieurs gratuits de danse et de musique et par le camp de danse pour les jeunes. Les billets des spectacles sous chapiteau sont en vente sur TicketPro.

Collaboratrice du Devoir

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

SAISON 2009-2010

L'AUDACE DU RENOUVEAU

Après
LE DRAGON BLEU
et **ÉONNAGATA**,
ne manquez pas...

LIPSYNCH

DE ROBERT LEPAGE

- 9 personnages
- 9 vies
- 9 voix
- 9 heures

90 \$

Billetterie :
514 253-8974
www.denise-pelletier.qc.ca

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

Photos : Erick Labbé

CULTURE



PIERRE CREPO

Le contrebassiste Normand Guilbeault sera sur scène ce soir au Dièse Onze avec Pierre St-Jak, Claude Vendette, Jean Derome et Pierre Tanguay.

JAZZ

Les vertus de l'Off

SERGE TRUFFAUT

Il y a les gros ou les énormes, puis il y a les petits ou les moyens. De quoi s'agit-il? Des festivals de jazz. Les premiers, au cours des vingt dernières années, ont adopté une taille correspondant à celle prise par les conglomérats culturels dans la foulée des bouleversements technologiques et surtout de la propriété desdits conglomérats. Avant de s'attarder à l'Off Festival de jazz de Montréal, précisons deux ou trois choses.

Au cours de la décennie antérieure, on a assisté à un double phénomène: la concentration des labels, côté cour, et l'émergence d'une ribambelle d'étiquettes, côté jardin. Par exemple, les sociétés Blue Note, Riverside, Verve, Prestige, Contemporary, Atlantic, Mercury, Impulse!, Polydor, MCA et quelques autres appartiennent au groupe Universal quand elles n'y sont pas liées indirectement par la distribution. Ce sont les Universal de ce monde qui abreuvant, qui alimentent en artistes les festivals de Montréal, Montreux, North Sea, Nice, Newport, San Francisco et autres.

Avec la montée en puissance des compagnies qui investissent et non accordent des millions à titre de commanditaires, on a été témoin d'une réduction de la prise de risques sur le front de la programmation. Cette année, de tous les gros festivals, celui de Montreux se distingue comme suit: son affiche n'a jamais été aussi pop-rock-variétés-machin-truc depuis sa création à la fin des années 60. A telle enseigne qu'on est en droit de se demander quand ses patrons vont inviter Britney Spears plutôt que John Zorn ou David Murray.

A la décharge de tous ces festivals, il faut bien mentionner qu'au cours des trois dernières décennies, Count Basie, Miles Davis, Dizzy Gillespie, Dexter Gordon, Chet Baker, Stan Getz, Oscar Peterson, Art Blakey, Tommy Flanagan, Ella Fitzgerald, Sarah Vaughan, Lester Bowie, John Lewis, Milt Jackson, Zoot Sims et plusieurs autres

qui ONT FAIT le jazz ont passé l'arme à gauche.

Essentielle plate-forme

Simultanément, on a observé la montée en puissance (bis) mais à un rythme moins vif d'une flopée d'étiquettes défendant les couleurs d'un jazz plus éclaté, plus aventureux, mais aussi, voire surtout, plus... caméléon! De quelle? Les Zorn, Jean Derome, Louis Sclavis, Normand Guilbeault, John Surman et consorts empruntent autant au jazz qu'aux musiques du monde ou contem-

poraines. Cela paraît bizarre, mais un Derome ou un Zorn s'avèrent autant alchimistes que les pionniers du jazz le furent en conjuguant rythmes africains ou indiens avec valse, polka ou ballades irlandaises.

Cela étant, il faut mentionner, souligner, retenir, voire répéter que les organisateurs de cet événement extraordinaire travaillent avec trois fois rien, ou plus précisément trop peu de soutien financier de la part des autorités dites publiques. Ce qui nous sauve? Leur foi du charbonnier.

L'Off Festival est un incontournable pour ces artistes et amateurs qui ont le grand large comme horizon sonore

poraines. Cela paraît bizarre, mais un Derome ou un Zorn s'avèrent autant alchimistes que les pionniers du jazz le furent en conjuguant rythmes africains ou indiens avec valse, polka ou ballades irlandaises.

Comme bien de ses «cousins» européens, on pense à Banlieue bleue ou au Festival de Millau, l'Off Festival est devenu une plate-forme essentielle pour ces artistes et amateurs qui ont le grand large comme horizon sonore. Dit autrement, qui reculent le ronron conservateur. A cet égard, une étiquette montréalaise portée à bout de bras par Johanne Héту et deux ou trois autres personnes mérite d'autant plus des milliers de coups de chapeau qu'elle résume à elle seule ce renouveau musical. Il s'agit évidemment d'Ambiances magnétiques, dame qui distribue aussi les productions de Damian Nisenson, de Bomata, etc.

Il va sans dire qu'au cours de cette dixième édition, des souffleurs de la maison Ambiances magnétiques seront entendus, sans oublier ceux d'Effendi. Ce soir au Dièse Onze, à compter de 22h, on pourra entendre, réunis sur la même scène, quelques-uns des pionniers ou figures de proue de ce mouvement: Pierre St-Jak au piano, Claude Vendette au saxophone

alto, Jean Derome aux saxos et aux flûtes, Guilbeault à la contrebasse et l'immense Pierre Tanguay à la batterie.

Auparavant mais à la chapelle du Bon-Pasteur, un trio à inscrire sous la rubrique «A ne pas manquer»: Jean René à l'alto, Philippe Lauzier aux saxos et à la clarinette basse et Thom Gossage à la batterie. Après eux, au même endroit mais à 21h30, le pianiste présentera son spectacle *Steppe*, soit ses poèmes mis en musique par lui mais déclinés par Joséé Lalonde.

Demain soir, l'intense Frank Lozano, saxophoniste et clarinetiste, sera accompagné de François Bourassa au piano, d'Adrian Vedady à la contrebasse et de Thom Gossage à la batterie. Ou? Au Lion d'Or à partir de 21h30. Enfin, on suggère fortement le show du contrebassiste Brian Hurley au Dièse Onze à 22h avec Carlos Jimenez à la guitare, Al McLean au saxo et Michel Berthiaume à la batterie.

Cela étant, il faut mentionner, souligner, retenir, voire répéter que les organisateurs de cet événement extraordinaire travaillent avec trois fois rien, ou plus précisément trop peu de soutien financier de la part des autorités dites publiques. Ce qui nous sauve? Leur foi du charbonnier.

Le saxophoniste Charlie Mariano s'est éteint à l'âge de 85 ans à Cologne, en Allemagne, où il s'était installé il y a des lunes de cela. Il avait côtoyé Charlie Parker et joué avec Dizzy Gillespie, il avait enregistré avec Shelly Manne en plus d'avoir été l'un des précurseurs du «cool jazz» en compagnie de Gerry Mulligan, d'Art Pepper et de Shorty Rogers avant de se passionner pour les musiques indiennes. Mariano était un grand monsieur. Amen!

Le Devoir

LE FESTIVAL COMMENCE DANS MOINS DE 10 JOURS!
30 JUIN AU 12 JUILLET 2009
 LE TRENTIÈME ANNIVERSAIRE

PLEINS FEUX 19h30 • SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA

EN PRÉ-OUVERTURE DU FESTIVAL
GARY BURTON
 QUARTET REVISITED AVEC
 GARY BURTON, PAT METHENY, STEVE SWALLOW, ANTONIO SANCHEZ
 VENDREDI 26 JUIN

CONCERT D'OUVERTURE
WYNTON MARSALIS
 AVEC LE MAÎTRE DU PIANO FLAMENCO CHANO DOMINGUEZ ET SON QUARTET
 MARDI 30 JUIN

TONY BENNETT
 VENDREDI 3 JUILLET

DAVE BRUBECK
 TIME OUT: TAKE 50
 POUR LE 50^e DE SON ALBUM TIME OUT
 SAMEDI 4 JUILLET

LES GRANDS CONCERTS 21h30 • THÉÂTRE MAISONNEUVE - PDA

Maria Schneider Orchestra
 première partie Julian Lage
 MARDI 30 JUIN À 20 H

Wayne Shorter
 QUARTET with BRIAN BLADE, JOHN PATITUCCI, DANILO PERE
 VENDREDI 3 JUILLET

MILES FROM INDIA
 NICHOLAS PAYTON • Trompette
 BILL EVANS • Saxophone ténor
 R. MAHANTHAPPA • Saxophone U.
 SHRINIVAS • Mandoline
 Lenny White • Batterie
 DARRYL JONES • Basse
 V. SELVAGANESH • Keyboard
 HOMMAGE À MILES DAVIS
 SAMEDI 4 JUILLET

CONCERT DE CLÔTURE
Montréal Variations
 LES PLUS GRANDS PIANISTES QUÉBÉCOIS RÉUNIS SUR SCÈNE!
 OLIVER JONES, FRANÇOIS BOURASSA, ALAIN LEFÈVRE, JAMES GELFAND, JEAN-FRANÇOIS GROULX, GUY DUBUC, LUC BEAUGRAND, GUY ST-ONGE ET LORRAINE DESMARAIS
 DIMANCHE 12 JUILLET - 19 H

JOSHUA REDMAN
 Double Trio
 LUNDI 6 JUILLET

Harlem Gospel Choir
 SAMEDI 11 JUILLET

JAZZ BEAT 20h • THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE - PDA

Sadao Watanabe
 JEUDI 2 JUILLET

Kenny Werner
 quintet
 DIMANCHE 5 JUILLET

Bill Frisell
 AVEC SCOTT COLLEY, DAVID SANCHEZ, RANDY BRECKER, ANTONIO SANCHEZ
 AVEC TOMMY SCHERR, RUDY ROYSTON, RON MILES
 MERCREDI 8 JUILLET

RYTHMES 20h30 • MÉTROPOLIS

KOOL & THE GANG
 PREMIÈRE PARTIE STÉPHANE MORAILLE
 MERCREDI 1^{er} JUILLET

PROGRAMME DOUBLE
King Sunny Ade
Femi Kuti & The Positive Force
 DIMANCHE 5 JUILLET

ESTELLE
 PREMIÈRE PARTIE DIVINE BROWN
 LUNDI 6 JUILLET

PROGRAMME DOUBLE
alpha blondy
 & The Solar System
Oumou Sangaré
 NOUVELLE DATE!
 MERCREDI 8 JUILLET

JAZZ AU CLUB en collaboration avec GALAXIE CND

L'ASTRAL (MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN)
the Dominick Farinacci Band
 JEUDI 2 JUILLET - 21h

LIONEL LOUKE TRIO
 DIMANCHE 5 JUILLET - 21h

DES CRÉATEURS DE TANGO FLAMENCO
Le Nouveau Spectacle
Flamenco
 présenté par AIRFRANCE
 30 JUIN À 18h ET DU 2 AU 11 JUILLET À 20h
 RELÂCHE LES 1^{er} ET 7 JUILLET THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

REVIVEZ L'ÉMOTION DES 30 ANS DU JAZZ
 LE LIVRE SOUVENIR LE FESTIVAL SOUS LES ÉTOILES
 30 ANS DE MAGIE
 226 PHOTOS
 144 PAGES
 DISPONIBLE EN MAGASIN DÈS MAINTENANT
 www.livraison.com - www.montrealjazzfest.com
 Version anglaise Jazz Expressions aussi disponible.

BILLETTERIE PLACE DES ARTS 514 982-2112 / 1 800 942-2112 - info@placedesarts.com

BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL: MÉTROPOLIS
 50, rue Sainte-Catherine Est
 514 909-9090 / ticketpro.ca

POUR EN SAVOIR PLUS: MONTREALJAZZFEST.COM
 FESTIVALINTERNATIONALDEJAZZDEMONTREAL.COM

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
 514 909-9090 - ticketpro.ca

info jazz Bell 877-877-8777 / 514-982-2112 / 1 800-942-2112 / www.montrealjazzfest.com

Hydro Québec présente

festival Orford 2009

CHOPIN ET LISZT
 André Laplante, piano
 Samedi 20 juin à 20h

LE QUATUOR À CORDES FINE ARTS
 Ralph Evans et Efim Boico, violons
 Chauncey Patterson, alto
 Wolfgang Laufer, violoncelle
 Vendredi 26 juin à 20h

CHARLIE PARKER ET JOHN COLTRANE
 Rémi Bolduc et son ensemble
 Samedi 27 juin à 20h

centre d'arts orford

ABONNEZ-VOUS ET PROFITEZ DES RABAIS!
 2009 | du 19 juin au 15 août | www.arts-orford.org | RÉSERVATION: 819-843-3981 | 1-800-567-6155

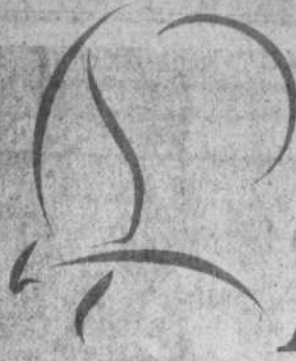
Great-West London Life Canada-Vie ARCHAMBAULT YAMAHA AmericanAirlines

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE

Université de Montréal galaxie Patrimoine canadien Canadian Heritage

89.7 90.7 100.7

Québec



19^e édition

PRÉSENCE AUTOCHTONE

du 11 au 21 juin à Montréal 2009

Site extérieur

Parc Émilie-Gamelin, au cœur de Montréal | 20 et 21 juin, à partir de midi
Quadrilatère Berri, Sainte-Catherine, Saint-Hubert et de Maisonneuve, métro Berri-UQAM

Les Boréades de la danse Loto-Québec

L'événement populaire par excellence
du festival Présence autochtone

Patricia Tokoragni et Cristoph Telhotaata
de la nation ma'ohi se joignent aux
danseurs des trois Amériques

Samedi 20 juin
et dimanche 21 juin
de midi à 17 h



Blues Blanc Rouge

Avec Forestare, Samian, Ellsapie Isaac et Richard Séguin

Samedi 20 juin à 19 h | Sur la scène Loto-Québec

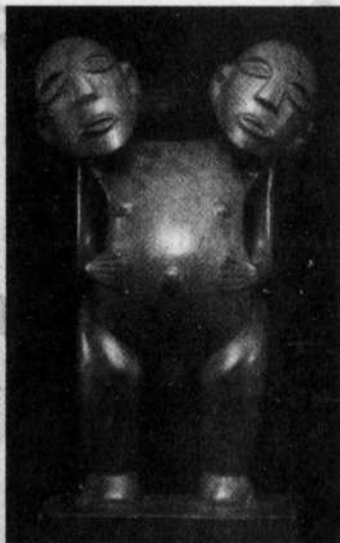
suivi de la projection extérieure du très beau film
Ce qu'il faut pour vivre
de Benoit Pilon, mettant en vedette Natar Ungalaaq
à 21 h



Une célébration de la lumière, de la créativité des Premières Nations et de l'amitié entre les peuples

Invités spéciaux:

Dix sculpteurs et graveurs ma'ohi de la Polynésie
française rencontrent douze sculpteurs
des Premières Nations



Littérature

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et le Festival international de la poésie
de Trois-Rivières, en collaboration avec
Terres en vues, proposent

Poésie et jazz: quatre saisons, quatre couleurs, quatre lumières

Les poètes Joséphine Bacon, Rita Mestokosho, Jean Sloul et le comédien
Charles Bender seront accompagnés sur scène par le Trio Daniel Lessard

Dimanche 21 juin à 19 h 30 | À la Grande Bibliothèque
475, boul. de Maisonneuve Est, Auditorium, rez-de-chaussée | Entrée libre; 300 places disponibles



21 juin

21 juin, Journée nationale des peuples autochtones

Cérémonie civique et Solstice des Nations

Dimanche 21 juin à 10 h 30
Au Jardin des Premières-Nations du Jardin botanique de Montréal

info festival: 514.677.1377 | tev@nativelynx.qc.ca

 nativelynx.qc.ca

SAMEDI 20 JUIN

LES TOURNEURS + STEPPE

Quand le jazz rencontre la musique contemporaine.
À 20 h à la Chapelle historique du Bon-Pasteur

LOFF
Festival
Jazz
de Montréal

MUSIQUE

25-28
JUIN
FESTIVAL
DE MUSIQUE
montréal
baroque
VIEUX-MONTRÉAL
514 845-7171
www.montrealbaroque.com

MUSIQUE CLASSIQUE

Aïda est née à Chicoutimi!

La soprano québécoise Manon Feubel chante le grand rôle à la Scala de Milan

CHRISTOPHE HUSS

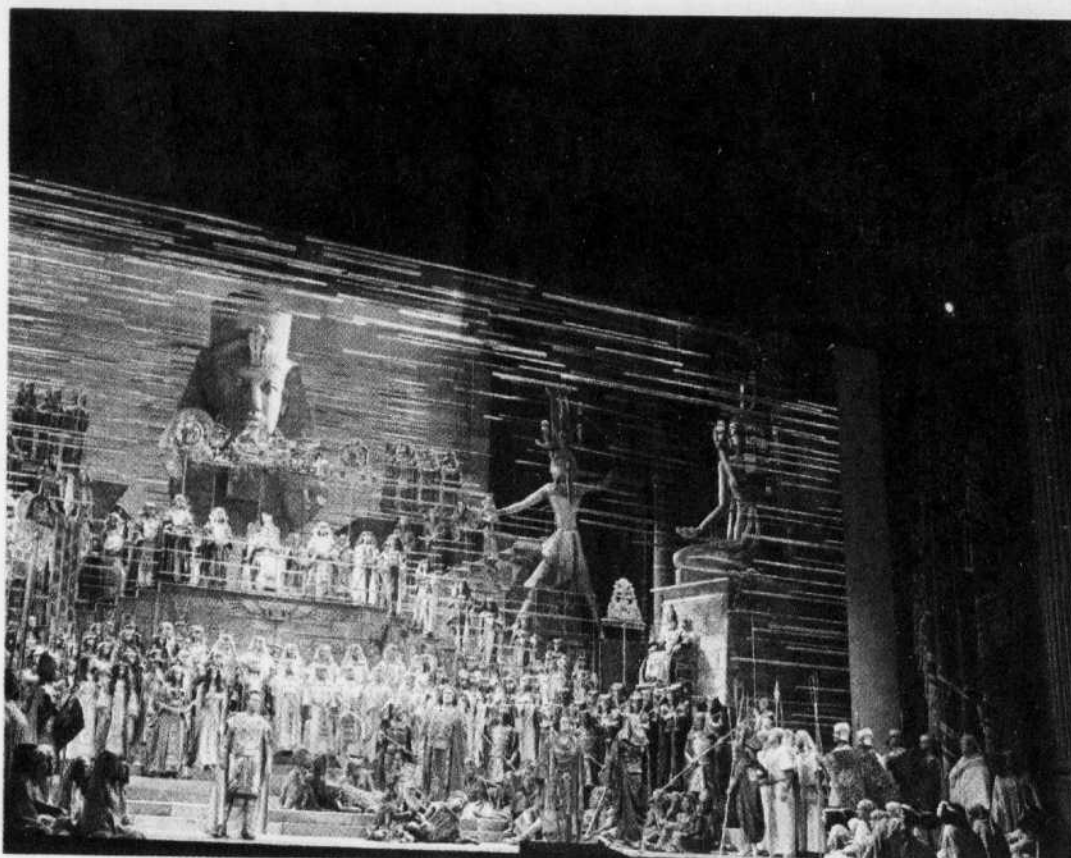
Ce soir, la soprano québécoise Manon Feubel foulera les planches de la mythique Scala de Milan. Et pas pour faire de la figuration dans un rôle secondaire: elle sera Aïda dans une série de représentations dirigées par Daniel Barenboïm!

Pas plus nerveuse que cela, Manon Feubel! À la question de savoir si elle voit l'échéance approcher avec angoisse ou avec une joie débordante, elle répond ceci: «Ni l'un ni l'autre; je suis assez sereine. Cela fait très plaisir de chanter ce rôle phare dans cette maison-ci. C'est sûr qu'au terme des répétitions on est un peu fatigués, mais on est surtout très contents de pouvoir présenter notre travail», répond-elle avec un calme étonnant.

Ce n'est pas la première Aïda de Manon Feubel, qui avait chanté ce rôle sur scène en 2001, d'abord au Festival d'Aix-en-Provence, sous la direction d'Eliahu Inbal, puis à Santander, en Espagne. À Milan, elle enchaînera quatre représentations jusqu'à samedi prochain, avant de revenir pour la dernière, le 6 juillet. L'Aïda «de substitution» (ou «B-cast», en termes techniques) pour les autres représentations sera Violeta Urmana, ce qui donne une petite idée de l'estime témoignée à l'encontre de la native de Chicoutimi par Daniel Barenboïm et la direction de la Scala.

Le temps est-il venu?

Lauréate en 1990, à l'unanimité, du premier prix de chant du Conservatoire de musique à Montréal, Manon Feubel entre à l'Atelier lyrique de l'Opéra de



Manon Feubel sur le plateau d'Aïda de Verdi

MARCO BRESCIA, TEATRO ALLA SCALA

Montréal. Son premier engagement à l'étranger date de 1995, une Micaëla dans la Carmen de l'Opéra de Wallonie, à Liège, en Belgique. Le premier engagement prestigieux viendra du Royal Opera de Covent Garden à Londres, qui lui offrira, en 1998, Elisabeth dans un Don Carlos dirigé par Bernard Haitink.

Manon Feubel enchaîne un certain nombre de rôles, notamment dans des opéras de Verdi (Leonora dans La Force du destin et dans Le Trouvère)

sur des scènes françaises, à Rennes, à Rouen, à Avignon ou à Nantes. Depuis quelques années, elle a d'ailleurs élu domicile en France, à Paris, «pour saisir les occasions qui se présentent», dit-elle.

Mais on ne peut assurément pas parler d'une carrière fulgurante, et surtout pas pour une voix de soprano du type lyrico-spinto, c'est-à-dire à la fois puissante et très riche. Ces voix sont d'un type extrêmement recherché, et en plus il

est assez rare d'en trouver vierges de défauts majeurs — timbre agressif, vibrato oscillatoire ou émission «tubée» façon chanteuses bulgares.

À ce titre, Manon Feubel ferait plutôt partie des joyaux méconnus. L'affublant du titre de «vraie héroïne», Le Devoir l'avait noté lorsqu'elle vint, en 2007, chanter à Montréal le rôle d'Amelia dans Un bal masqué de Verdi: «Manon Feubel a justifié pleinement la confiance que l'Opéra de Montréal lui a accordée dans un rôle

d'un gabarit qu'on ne rencontre pas à tous les coins de rue. La soprano québécoise [...] a littéralement porté la représentation d'Un bal masqué.»

Mais c'est un autre rôle verdien, celui de Lucrezia dans le rare opéra I Due Foscari, qui a donné un nouvel élan au parcours de Manon Feubel. Abordé en 2008 sous la direction de Bertrand de Billy à Vienne, ce rôle lui a valu son premier engagement à la Scala. Après cette prestation milanaise, en mars dernier, Daniel Barenboïm l'a auditionnée pour la reprise de la légendaire production d'Aïda, signée Franco Zeffirelli (1964). Le reste dépendra beaucoup de ce qui se passera ce soir: «Lucrezia m'a permis d'entrer à la Scala. Aïda va peut-être amener une lumière différente sur ce que je peux faire», résume Manon Feubel.

Croire en sa chance

Manon Feubel apprécie beaucoup Verdi, mais elle aimerait chanter davantage de répertoire français. Comme l'a écrit Richard Turp: «Manon Feubel est le seul soprano francophone qui peut rendre justice aux œuvres dramatiques françaises de Massenet (Hérodiade, Le Cid), Gounod (Sapho), Poulenc (Dialogue des carmélites), Fauré (Pénélope) ou Dukas (Ariane et Barbe-Bleue), Iphigénie, Alceste) et Berlioz (Les Troyens).»

On ne peut qu'être d'accord avec ce brillant analyste de la voix, en songeant avec lui que certains rôles majeurs du répertoire allemand (Elisabeth de Tannhäuser, la Maréchale du Chevalier à la rose, Ariane dans

Ariadne auf Naxos) lui tendent également les bras.

Manon Feubel doute-t-elle de sa nouvelle bonne fortune? «Le doute fait partie de l'artiste. Je me remets beaucoup en cause. J'ai aussi un rythme plus lent que la majorité et n'accepte de rôles que quand je sens que je peux les faire. Ce rythme-là m'a permis contre vents et marées de persévérer et de croire en ma chance.» Elle ajoute aussitôt: «Il n'y a pas de finalité. Je vis le moment présent. Tout peut s'arrêter du jour au lendemain. Je travaille très fort, car je suis une bosseuse de nature et je sais que bientôt ça va être passé.»

À contrario, tout peut aller aussi vite dans un sens des plus favorables. La chanteuse s'en rend compte: «Tout le monde se connaît dans ce milieu. La semaine dernière, la Scala m'a libérée pour que je puisse chanter I Due Foscari à Dortmund, en Allemagne. Les représentations étaient en fin de semaine et le lundi, en Italie, les personnes concernées étaient déjà au courant du succès monstre qu'on avait eu!»

Redoute-t-elle l'acoustique parfois ingrate de la Scala? «Sur scène, l'acoustique est bonne et assez égale. Dans la salle, il y a des phénomènes étranges parfois. Ce qui fait qu'il y a, côté jardin, un emplacement de la scène qu'on appelle «le coin de la Callas». Si la mise en scène le permet, certains chanteurs vont s'y poster, car on dit que, pour le public, la voix y est plus forte.»

Manon Feubel n'a certainement pas besoin de ces subterfuges...

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Baroque malgré la crise

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

Tous les concerts sont présentés à 20h30 à moins d'une mention spéciale.

SAMEDI 27 JUIN
La Musique Ancienne
OPÉRA DE PURCELL
DIDON ET ÈNÉE
ENSEMBLE MASQUES
Olivier Fortin, clavecin et direction
Pierre Saint-Amand, mise en scène

JEUDI 2 JUILLET
Le Domaine Danse
BJM DANSE LES BALLETS JAZZ
DE MONTRÉAL
Jack in a Box
Rossini Cards

VENREDI 3 JUILLET
Les Concerts Jazz
AL DI MEOLA WORLD
SINFONIA '09
Un des plus grands virtuoses de la guitare jazz!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 28 juin
TAXI LIBRE:
Denis Plante, bandonéon et
Pascal Bujold, guitare et charango
Une odyssée musicale à travers les cultures de toutes les Amériques!

INFORMATION ET RÉSERVATIONS:
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

CHRISTOPHE HUSS

Le festival Montréal baroque animerait le quartier du Vieux-Montréal de jeudi à dimanche prochain en soulignant le 350^e anniversaire de naissance de Henry Purcell. Des rêves à la dure réalité, Susie Napper, fondatrice et directrice artistique de cet original et très sympathique événement, a dû et su composer avec les aléas économiques.

«Se vuol ballare, signor Contino...» (Si vous voulez danser, monsieur le comte...), fait chanter — avec bien de l'ironie dans la voix — Mozart à son personnage de Figaro. Le signor Contino James Moo-

re ne viendra pas danser à Montréal... «Bien sûr, au niveau fédéral...» est le commencement de la phrase de Susie Napper en réponse à la question des restrictions budgétaires de l'édition 2009 de Montréal baroque. Cinq pour cent du budget s'est envolé ainsi (un tiers du montant alloué par Patrimoine Canada, soit 10 000 \$ sur 200 000 \$). Cette compression a eu une incidence directe sur la présentation de The Fairy Queen, pour l'ouverture, jeudi soir, avec la réduction de la partie dansée.

L'esprit plus que l'argent

Mais la compression majeure

est venue du mécénat privé: une somme de 45 000 \$ n'est pas rentrée. «Cela a coûté le poste du directeur général qui était là depuis l'origine et mon rêve qui était de présenter The Fairy Queen à l'extérieur, à l'île Sainte-Hélène», résume Susie Napper. Le spectacle est rapatrié à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. «Ce n'est pas le lieu idéal, mais ce sera beau quand même». La fondatrice de Montréal baroque ne perd ni la foi ni sa fertile imagination, même quand on l'interroge sur l'avenir.

«Beaucoup de musiciens voient Montréal baroque comme l'endroit où ils peuvent réaliser leurs rêves de toute une année. On travaille par exemple avec l'Américain Eric Milnes pour les cantates de Bach. Ce n'est pas le genre d'artiste qui cherche à se faire reconnaître ou à faire carrière, mais travailler Bach avec lui est une expérience précieuse, très rare. On n'a pas souvent des moments pareils dans une année. Pour le moment, le festival va survivre parce que les musiciens nous soutiennent et savent que nous faisons ce que nous pouvons avec le peu d'argent que nous avons. Cet esprit de coopération et de plaisir est très présent. Si cet esprit était appelé à se perdre, le festival ne durerait pas.»

Purcell

Susie Napper travaille depuis 18 mois sur cette édition. Purcell est devenu le parent pauvre des diverses commémorations de 2009. Susie Napper ne se l'explique pas. «C'est peut-être ici parce qu'on pense que c'est de la musique anglaise alors que c'est vraiment de la musique française du point de vue du style. À la cour d'Angleterre à cette époque, on parlait beaucoup le français, d'autant que Charles II revenait de France — où il avait longuement visité Louis, son cousin. Beaucoup de choses à la cour, y compris l'idée des Violons du Roy, ont été inspirées par la France.» Pour Susie Napper, Purcell, c'est une musique «fantastique,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Susie Napper photographiée au Musée Georges-Étienne-Cartier

pleine d'humour et de fantaisie». Et à propos de fantaisie, les Fantaisies pour violes seront présentées pour la première fois au Québec dans leur intégralité, jeudi à 21h30.

Parmi les nouveautés de l'édition 2009, Susie Napper cite également la présentation de l'anthem Arise, My Muse, avec une fin nouvellement composée par Charles Daniels dans le style de Purcell et une soirée dansante à la mode du XVIII^e siècle, au château Ramezay. Enfin, la directrice artistique, toujours à la recherche de lieux insolites, a découvert une salle au-dessus du restaurant Giorgio's, les combles de la maison de la congrégation, qui comportent en leur centre une grande roue qui servait jadis à décharger les denrées qui arrivaient au port. «La roue était trop grande pour sortir, donc elle est restée au milieu du grenier. J'ai trouvé cet endroit extraordinaire.»

On y entendra, dimanche après-midi, des sonates en trio et des mélodies de Purcell revisitées par un ensemble de jazz.

Le Devoir

■ Pour plus d'information:
www.montrealbaroque.com

Hydro Québec présente

les séries Pro Musica 2009 - 2010

61^{ème} SAISON
PLACE DES ARTS

Série Émeraude «HOMMAGE AUX CORDES»

L'Octour St.Martin-in-the Fields, cordes Cloé Hanslip, violon
Dang Thai Son, piano Veronika Eberle, violon
Quatuor Vogler, cordes et clarinette Nicola Benedetti, violon
Quatuor Fine Arts, cordes Janina Fialkowska, piano

Série Topaze

Anne-Marie Dubois, piano;
Laurence Kavaleh, violon et Paul Stewart, piano;
Quatuor Made in Canada, cordes

Abonnements : 175 \$, 155 \$, 85 \$
(étudiants), (taxes et frais non-inclus)*
*Pro Musica, tél. : 514-845-0532
sans frais : 877-445-0532

Billets : 40 \$, 35 \$, 20 \$ (étudiants)**
** Place des Arts : 514-845-0532

Conseil des arts et des lettres Québec

HYATT CENTRE VILLE

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

La Scena Musicale

LA PRESSE

Représentation de l'État de Bavière au Québec

Site web : promusica.qc.ca - Téléphone : 514-845-0532

DE VISU

Verbaliser ou murmurer

L'ÉCRIRE EN PEINTURE

Galerie Orange,
81, rue Saint-Paul Est
Jusqu'au 28 juin

CHANTS SANS PAROLES

Galerie Roger Bellemare, 372, rue
Sainte-Catherine Ouest, suite 502
Jusqu'au 4 juillet

JÉRÔME DELGADO

Il y a ceux qui écrivent, il y a ceux qui chantent. Les uns peignent les mots, les autres s'expriment sans eux. Ces groupes bien distincts ont inspiré deux expositions, l'une à l'artiste Rafael Sottolichio, qui se fait commissaire le temps de *L'écriture en peinture* (galerie Orange), l'autre au galeriste Roger Bellemare, qui propose avec *Chants sans paroles* un autre de ses audacieux coups inspirés par la musique.

L'écriture en peinture fait des mots un motif, laissant entendre que l'écriture n'est qu'un geste pictural. Si on dit parfois qu'on peut lire un tableau, on dit aussi d'un texte qu'il est imagé. Sottolichio, lui-même peintre, a retenu 15 de ses confrères et consœurs pour évoquer ce vieux mariage entre deux camps intrinsèquement liés.

Ce survol très personnel réunit des incontournables de la peinture écrite, tel Sylvain Bouthillier, mais en exclut d'autres, à l'instar d'une Louise Robert. Le commissaire a fait des choix, ayant voulu aborder toutes les nuances de son sujet. On a droit à l'approche très littérale et littérai-

re, comme chez Bouthillier, mais aussi chez Phil Irish, où le texte inspire la composition. Mais on voit aussi des abstractions, comme la peinture très gestuelle, très Borduas, de Francine Simonin ou les grilles codées de Mario Côté.

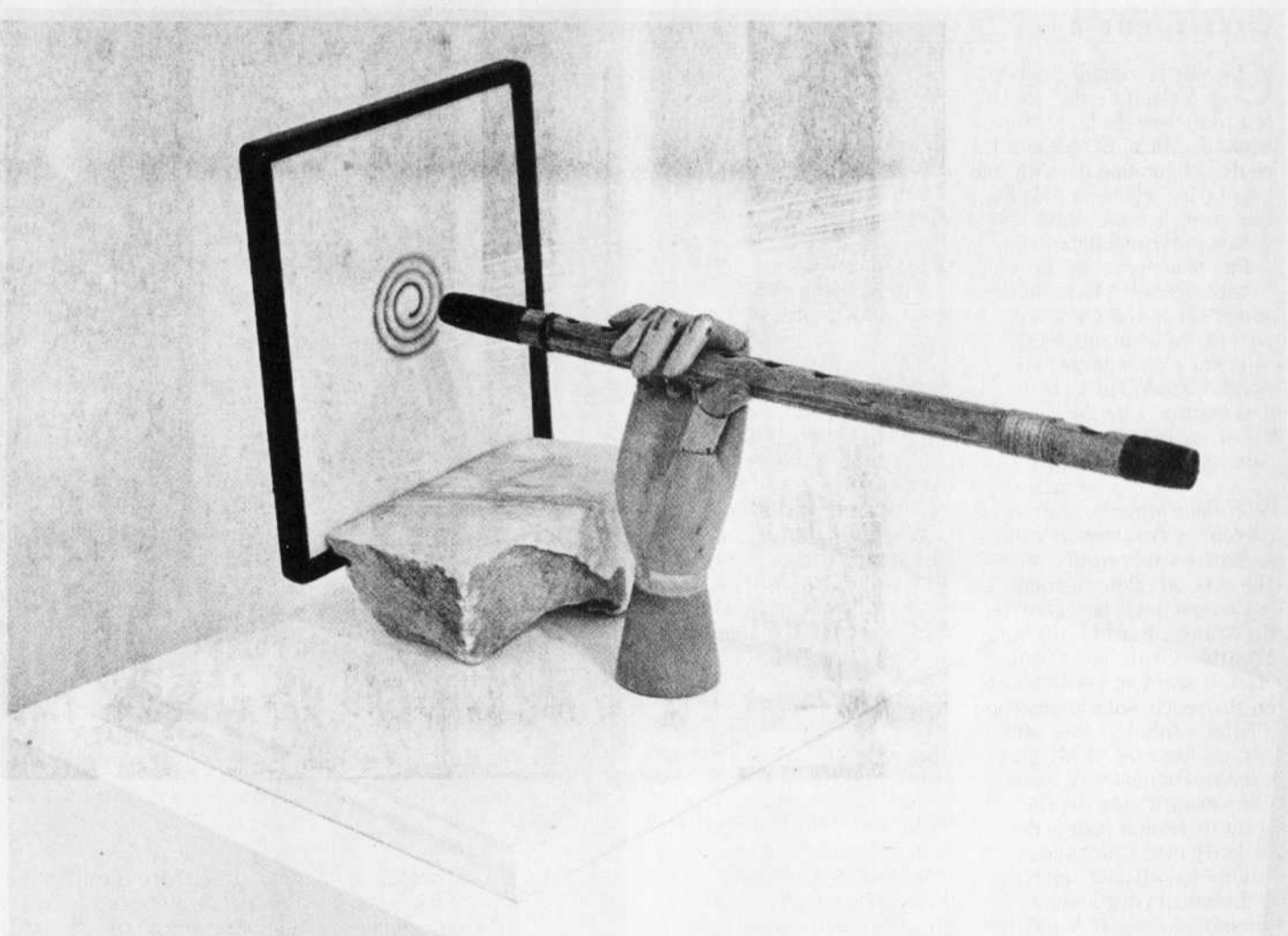
C'est une expo dans une galerie marchande, on ne s'en sort pas. L'accrochage jongle avec l'espace comme il peut, condamnant quelques œuvres à un coin décoratif. Les artistes représentés par Orange ne sont pas majoritaires, certes, mais il y en a, y compris feu Serge Lemoyne. Son tableau *Orange* (quel hasard!) trahit la récupération commerciale, cette œuvre ayant fait partie d'une expo controversée en 1984. L'artiste y détournait l'objet à vendre, en ne présentant ses toiles que sur diapositives.

L'écriture en peinture respire néanmoins une certaine liberté. Sa sélection, qui mélange artistes établis et méconnus et qui couvre essentiellement les dix dernières années, fait plaisir. Parce qu'on revoit sur des pièces marquantes de cette période le mbc

Ondulations de Marie-Claude Bouthillier, par exemple, où l'artiste fait de ses propres initiales une obsession, au point de la faire disparaître. Le texte devient alors code, un murmure, source de mille interprétations, comme dans *'il li Hurts* de Nadia Myre et son texte en braille.

Airs muets

Mélanome réputé, le galeriste Roger Bellemare y va régulièrement d'expos bercées par



Bird in Hand, 1986, de Toni Marioni

GUY L'HEUREUX

les références musicales. Encore cette fois, il propose une gamme d'artistes d'ici et d'ailleurs ayant l'oreille fine, dont Yves Gaucher, Raymond Gervais et Charles Gagnon. La série de dessins sur papier millimétré de Stéphane La Rue, *Sept* pour Morton Feldman, donne dans la variation rythmique, alors que les eaux-fortes *Drum Print* de John Howard évoquent un caisson usé.

Il y a plus. La musique n'est

pas seulement source d'abstractions, de compositions en lignes et en points. Elle est multisensorielle, visuelle, oui, mais aussi tactile, comme dans *Via Caruso*, où une Helen Keller, cette femme sourde, muette et aveugle, porte sa main sur la gorge du ténor Enrico Caruso, question de ressentir la vibration musicale.

En ce qui concerne les «chants sans paroles» du galeriste, il s'agit d'un appel à la différence, quelque chose entre une pratique détournée de la musique (les papiers brûlés dont se sert Jonh Cage) et une oreille tendue à des bruits sourds (les vibrations de la gorge), voire à des acteurs secondaires. Rodin, par exemple, signait les photos de ses sculptures. Bellemare préfère mettre en avant le nom de son photographe attiré, J.-E. Bulloz.

L'expo nous invite à ne pas expérimenter la musique qu'au premier degré, pour ce qu'elle laisse entendre. Mais aussi pour ce qu'elle cache et ce qu'elle peut aller chercher de profond en nous. L'autoportrait au rideau de Raymond April est dans ce sens emblématique. Les yeux fermés, comme elle se représente aux côtés d'un rideau étrangement agité, on apprécie mieux la musique, on comprend mieux les murmures.

L'expo *Chants sans paroles*

nous invite à ne pas expérimenter

la musique qu'au premier degré,

pour ce qu'elle laisse entendre.

Mais aussi pour ce qu'elle cache

et ce qu'elle peut aller chercher

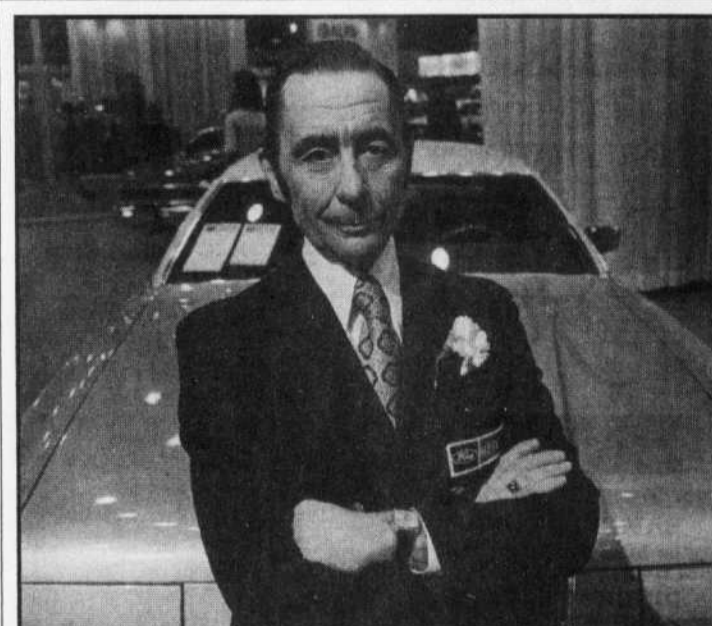
de profond en nous.



Vue générale de l'exposition *L'écriture en peinture*

RAFAEL SOTTOLICHIO

Collaborateur du Devoir



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Gabor Szilasi

Rétrospective organisée avec le Musée canadien de la photographie contemporaine
24 mai - 30 août 2009

09
É t é

Marie-Josée Laframboise

24 mai - 23 août 2009



145, rue du Père-Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) J6E 4T4
450 756-0311
www.museejoliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

Beaux-arts des Amériques

Barry Gealt

Tableaux marins

3944, rue St-Denis, Montréal (Québec)
www.beauxartsdesamericques.com

Riopelle, au-delà du all-over

Peinture - dessin - sculpture 1960-1970

Bertrand Carrière et Serge Clément

Chemin faisant

Expositions jusqu'au 1^{er} août

GALERIE SIMON BLAIS



www.galeriesimonblais.com 514 849-1165



À l'honneur Dominic Besner, un des plus importants peintres de la relève ;

À découvrir également d'autres artistes contemporains tels Varte, Mario Merola, Frank Milo, Pascal Evans...

et de grands peintres historiques dont Borenstein, Brandtner, Cosgrove, Pegi Nicol Macleod, Toni Onley...

Galerie TRIMONT

4259 Ste. Catherine O.
(une rue à l'ouest de Greene)
Westmount 514 658-7214

DE VISU

Eaux troubles

Les plus récentes œuvres d'Ed Pien, dont une installation conçue principalement de cordes

LIGNES TRAITÉES

Ed Pien
Galerie Pierre-François Ouellette
art contemporain, 372, rue Saint-
Catherine Ouest, espace 216.
Jusqu'au 27 juin

MARIE-ÈVE CHARRON

Ed Pien n'a rien abandonné de son travail sur la ligne, qu'elle soit découpée dans le papier ou dessinée sur celui-ci. À la galerie Pierre François-Ouellette, où il présente, pour une semaine encore, ses plus récentes œuvres, l'artiste vivant à Toronto fait de la corde un nouveau matériau d'exploration. La ligne y occupe toujours une place maîtresse.

Tout intangible

En plus des dessins et des papiers découpés qui poursuivent un registre connu de l'artiste, s'ajoute en effet à l'exposition une installation conçue principalement de cordes et fort à propos intitulée *Corridor*. Dans la pénombre se dressent dans l'espace deux filets multicolores qui ouvrent ainsi un passage dans lequel le visiteur peut s'avancer. L'aspect biscornu du corridor, l'éclairage dramatique qui accentue les ombres et l'ajout d'une rétro-projection qui donne à voir des silhouettes humaines teintent de mystère cette installation qui englobe le spectateur tout en restant évanescence.

Tout dans cette installation semble rester intangible. Les ombres fugaces, les parois ajourées que sont les filets, le mouvement ténu suggéré par

les images entretiennent l'idée d'une réalité difficile à saisir, et ainsi plus forte en évocations. Vient à l'esprit le monde maritime de la pêche et de la navigation, qui s'avère aussi un transport de fortune pour certains immigrants illégaux en fuite. L'ombre du spectateur à son tour «saisie» dans le filet renforce cette suggestion, faisant s'évanouir l'impression d'émerveillement ressentie au départ pour faire plutôt place à une tension sourde. Et si la fuite s'avérait impossible ou terriblement pénible?

Avec les filets et le motif du corridor, Ed Pien maintient une ambiguïté entre le mirifique et l'horreur, thèmes explorés auparavant, notamment dans les labyrinthes de papier, exposés par exemple lors de la Biennale de Montréal en 2002 et au Musée d'art de Joliette en 2008. Mais ici, les rapports de pouvoir et ses pratiques sur les corps sont davantage soulignés.

Dévoilement progressif

Des filets pendouillent différents types de nœuds qui ont à voir, comme le précise le galeriste, avec le *bondage*. Plaisir et douleur, tant physique que psychologique, sont également évoqués à travers le cordage festif, par ses couleurs et les craintes qu'il insinue avec les quelques fantômes accrochés dans ses mailles. Très fournie, trop quelque part, l'installation veut prendre plusieurs directions, rejoindre plusieurs registres. L'impression d'ensemble reste néanmoins convaincante.



Une vue de l'installation *Corridor*, d'Ed Pien

SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

L'univers ambigu, et quelque part fantastique, de *Corridor*

n'est pas étranger à celui qui habite les dessins de l'artiste depuis longtemps. Sur le support papier, les traits à l'encre se déploient en arabesques lyriques composant un monde de créatures mi-humaines, mi-animales qui s'agglutinent, s'interpénètrent ou se mangent entre elles. Dans *The Offering*, la scène ressemble à un carnaval torride ou à un rite cruel.

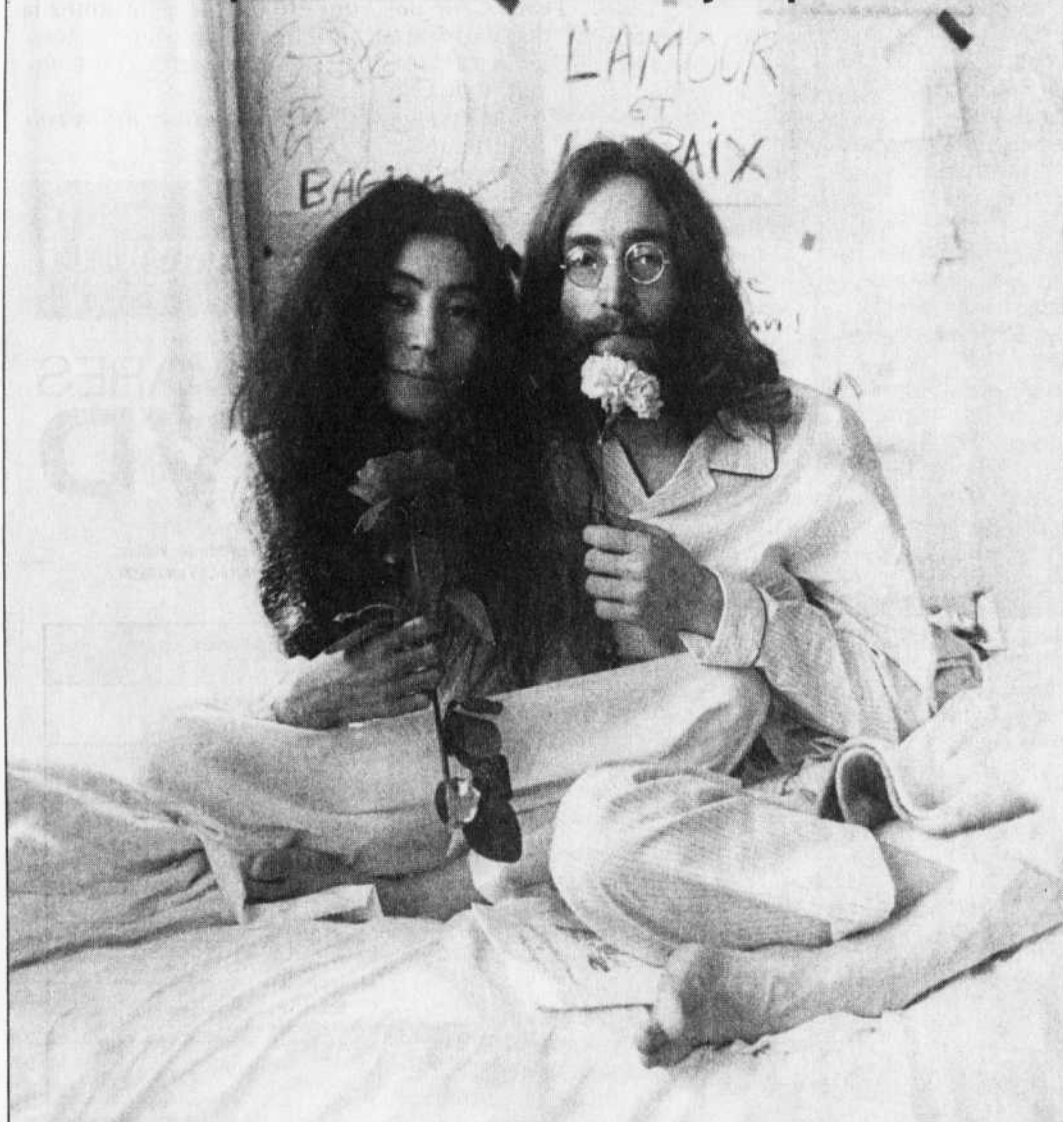
Les papiers découpés, quant à eux, se révèlent à travers la joliesse de leur résultat et la finesse de leur exécution. Le papier shoji et la matière réfléchissante sont cisailés avec une telle souplesse qu'ils opacifient, au départ, la représentation, rejetant ainsi au second plan les scènes qui montrent des humains en fuite ou réfugiés dans les arbres.

À force de regarder, les figures se détachent du fond et la brillance s'atténue, ne dissimulant plus l'objet de la représentation.

L'artiste transforme ainsi l'expérience de séduction en un dévoilement progressif de monstres et de peurs qui seraient autrement ignorés. Saisissant.

Collaboratrice du Devoir

Maintenant ou jamais ! Dernier week-end !
Exceptionnellement ouvert jusqu'à 19 h



IMAGINE

La ballade pour la paix de John & Yoko
Jusqu'au 21 juin/Entrée gratuite

Il y a 40 ans, Yoko Ono et John Lennon entreprenaient leur bed-in à Montréal. C'est maintenant à votre tour de réaliser votre propre bed-in en compagnie de vos proches. Venez vous photographier dans l'exposition et partagez votre expérience sur mbam.qc.ca/Imagine.

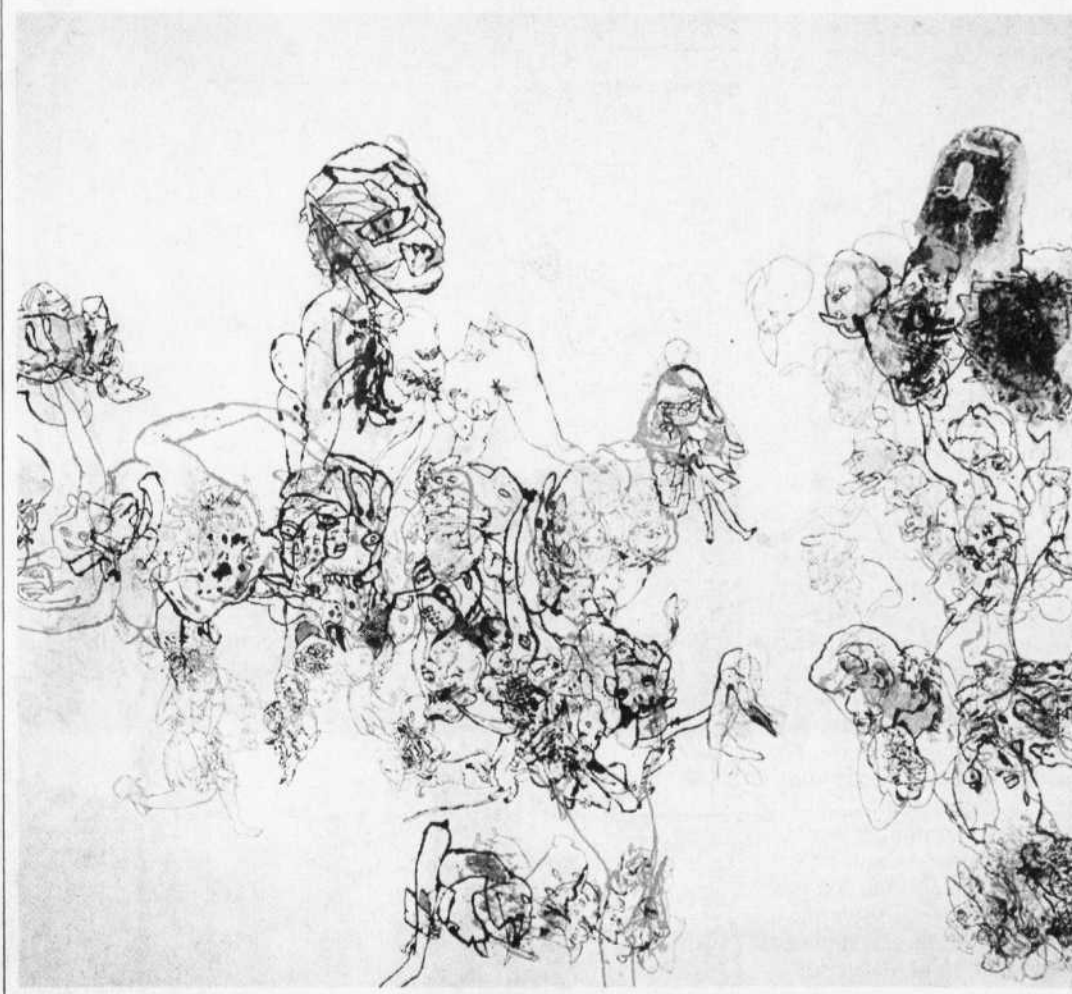
1380, rue Sherbrooke Ouest. Métro Peel/Guy-Concordia

Déjà plus de
100 000 visiteurs

M MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Jean-Noël Desmarais
mbam.qc.ca | 514-285-2000

metro STM Astral Media Balcarr
Meyer Unicontinental AIR CANADA LE DEVOIR

John Lennon et Yoko Ono, Bed-in de Montréal, 1969. Collection Yoko Ono Lennon, New York. Photo Ivor Sharp / © Yoko Ono



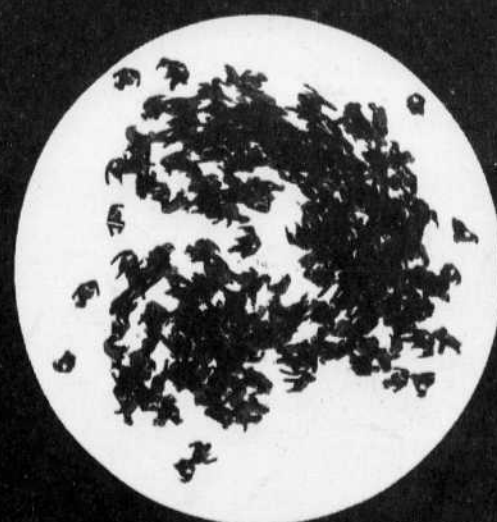
The Offering, 2009, d'Ed Pien

SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

Michal Rovner
Particules de réalité

21 mai au 27 septembre 2009

Entrée libre



© Michal Rovner avec la permission de Paula Wildenstein, New York

DHC/ART Fondation pour l'art contemporain / Foundation for Contemporary Art
451 & 468, RUE ST-JEAN, MONTRÉAL (QUEBEC) CANADA TÉL: 514.949.3742 WWW.DHC-ART.ORG

CINÉMA

LES LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

Psychose académie

DARK MATTER

Réalisation: Chen Shi-Zheng. Scénario: Billy Shebar. Avec Ye Liu, Meryl Streep, Aidan Quinn, Blair Brown, Joe Grifasi, Lloyd Suh. Photo: Oliver Bokelberg. Montage: Pam Wise et Michael Berenbaum. Musique: Hal Wilner. États-Unis, 2007, 90 min.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Quand un film prend le chemin des tablettes des clubs vidéo après être demeuré deux ans sur celles de son distributeur, on est en droit d'insérer le DVD dans le lecteur avec une certaine réserve. Circonspection d'autant plus justifiée que le long métrage en question, *Dark Matter*, met en vedette la détentrice du record de nominations aux Oscars, la grande Meryl Streep. Deux longues années plus tard, donc, et deux films à succès de plus à l'imposante filmographie de l'actrice, et on n'avait toujours pas entendu parler de celui-là? Louche.

Vrai qu'après son passage discret à Sundance en 2007, où il a tout de même remporté l'obscur prix Alfred P. Sloan, *Dark Matter* a glissé sous le radar, ne trouvant qu'une distribution limitée aux États-Unis. Le spectre des critiques reçues va du poli au négatif. Si le film décroît à plusieurs égards et se voit souvent torpillé par une trame sonore composite, il

Meryl Streep et Ye Liu dans *Dark Matter*, de Chen Shi-Zheng

n'en demeure pas moins une tentative valable d'explorer un esprit malade.

Très librement inspiré de la tragédie de l'Université de l'Iowa où, en 1991, Gang Lu, un étudiant au doctorat, a tué cinq personnes avant de retourner son arme contre lui, le scénario de Billy Shebar s'attarde à

décrire la lente détérioration mentale d'un brillant étudiant chinois. Boursier dans le très contingenté laboratoire de cosmologie du professeur Jacob Reiser, Liu Xing ne ménage aucun effort pour dépasser les exigences de son mentor. Difficile, son intégration se trouve cependant facilitée par l'intérêt

sincère que lui porte Joanna Silver, une des mécènes de l'établissement. Fasciné par la matière noire («dark matter») qui baigne tout l'univers, Xing ne tarde pas à développer ses propres théories. Or les politiques universitaires, et les ego de certains, s'accordent plutôt mal de pareil individualisme, aussi stimulant soit le modèle proposé.

Sans doute le premier long métrage de Chen Shi-Zheng souffrira-t-il de la comparaison avec *Elephant* et *Polytechnique*. Initialement, on a l'impression de se trouver devant un téléfilm. Au bout d'un moment toutefois, il appert que le problème n'est pas tant la mise en scène, compétente et traversée de jolis plans, que la direction photo, ou plutôt son absence. Terne sans qu'on puisse percevoir qu'il s'agit d'un choix artistique, l'image n'invite guère à plonger dans la psyché tourmentée du protagoniste, au demeurant très bien défendu par Ye Liu (*La Malédiction des fleurs dorées*). Et Meryl Streep? Égale à elle-même. Subtile, l'attention sur les petits gestes: on est heureux de la retrouver dans un rôle «ordinaire» après des compositions plus grandes que nature. Ne serait-ce que pour l'ultime scène que partagent les deux acteurs, *Dark Matter* vaut qu'on le glisse dans l'appareil.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SONY PICTURES

La vérité historique s'avère toute relative dans *Year One*, car les deux parias forcés de quitter leur village, Zed et Oh, semblent non seulement défier les éléments ou la fatalité, mais aussi une chronologie à donner le tournis aux historiens.

Un humour fossilisé

YEAR ONE (V.F.: LAN UN)

Réalisation: Harold Ramis. Scénario: Harold Ramis, Gene Stupnitsky, Lee Eisenberg. Avec Jack Black, Michael Cera, Oliver Platt, Hank Azaria. Image: Alar Kivilo. Montage: Craig Herring, Steve Welch. Musique: Theodore Shapiro. États-Unis, 2009.

ANDRÉ LAVOIE

Un critique de cinéma américain cherchant à nommer la singularité contemporaine du monde de *La Panthère rose* avec Steve Martin en opposition à celui que défendait jadis Peter Sellers n'est parvenu qu'à une seule et triste conclusion: l'omniprésence des flatulences, marque distinctive de plusieurs comédies d'aujourd'hui.

Non seulement le constat semble assez juste, mais il ne cesse de se vérifier, surtout à l'approche de l'été — ne voyez là aucun phénomène de nature météorologique. La dernière preuve en date: *Year One*, de Harold Ramis (*Analyze This, Analyze That*). Cette pochade pourrait d'ailleurs être qualifiée de comédie préhistorique, non pas parce qu'elle nous plonge dans une époque précédant les balbutiements de l'écriture, mais pour la simple raison qu'elle nous afflige d'un humour que l'on croyait à peine respectable lors des beuveries étudiantes.

En fait, pour ceux qui ont connu la charmante émission éducative *L'Évangile en papier*, ses concepteurs ressemblent à de véritables exégètes en comparaison des trois scénaristes de *Year One*, sorte de sainte trinité du comique débile léger. A cela se greffe une figure christique, et qui d'autre que Jack Black pour 1) avoir l'air d'un primate peu importe le costume et 2) défendre un cinéma qui semble faire fi d'un siècle de psychanalyse. Car il y a tout de même des limites à aimer patauger dans les excréments, les siens ou ceux des autres, en toute impunité.

Vous me direz que l'homme de Neandertal ou l'australopitèque n'était pas aussi obsédé de propreté, mais la vérité historique s'avère toute relative dans *Year One*. Car les deux parias forcés de quitter leur village, Zed (Jack Black, quand l'expression «*Déliez-nous du mal*» prend tout son sens) et Oh (Michael Cera, vivement qu'il vieillisse, ne serait-ce que pour jouer sur un autre registre), semblent non seulement défier les éléments ou la fatalité, mais aussi une chronologie à donner le tournis aux historiens. En effet, sur des routes sinueuses, ils croisent Cain et Abel, un certain Abraham (amusant Hank Azaria) sur le point de sacrifier son fils, et débarquent dans un Las Vegas pré-Cirque du Soleil, quelque part entre Sodome et Gomorrhe, là où «*the sinners are the winners*».

Ces télescopages biblico-historiques n'ont rien de sacrilège dans un film se voulant irrévérencieux et cherchant à remettre en question la naïve-

té de ceux qui s'en remettent aux religieux plutôt qu'aux scientifiques pour comprendre le monde, et y donner un sens. Il est possible de déceler cette ambition dans *Year One*, mais encore faudrait-il expurger le discours de cette scatologie obsessionnelle et de ce cabotage lassant au point de vouloir remettre à l'ordre du jour les sacrifices humains pour que cesse pareille affliction.

Dans ces palais de carton-pâte et au-delà de ces costumes sortis d'une vente de garage des derniers figurants toujours vivants de *Ben-Hur*, un semblant d'intelligence pourrait toujours se faulter. Or la chaleur écrasante sur ce petit monde où les Pierrafeu passeraient pour des intellectuels éradiqué toute forme d'esprit le moins singulier. Harold Ramis prouve tout de même une autre grande vérité fondamentale du cinéma: les films historiques en disent très long sur l'époque où ils ont été tournés. Imaginez la tête des archéologues lorsqu'ils vont déterrer *Year One*.

Collaborateur du Devoir

DVD

Voyage au bout de l'enfer

VINYAN

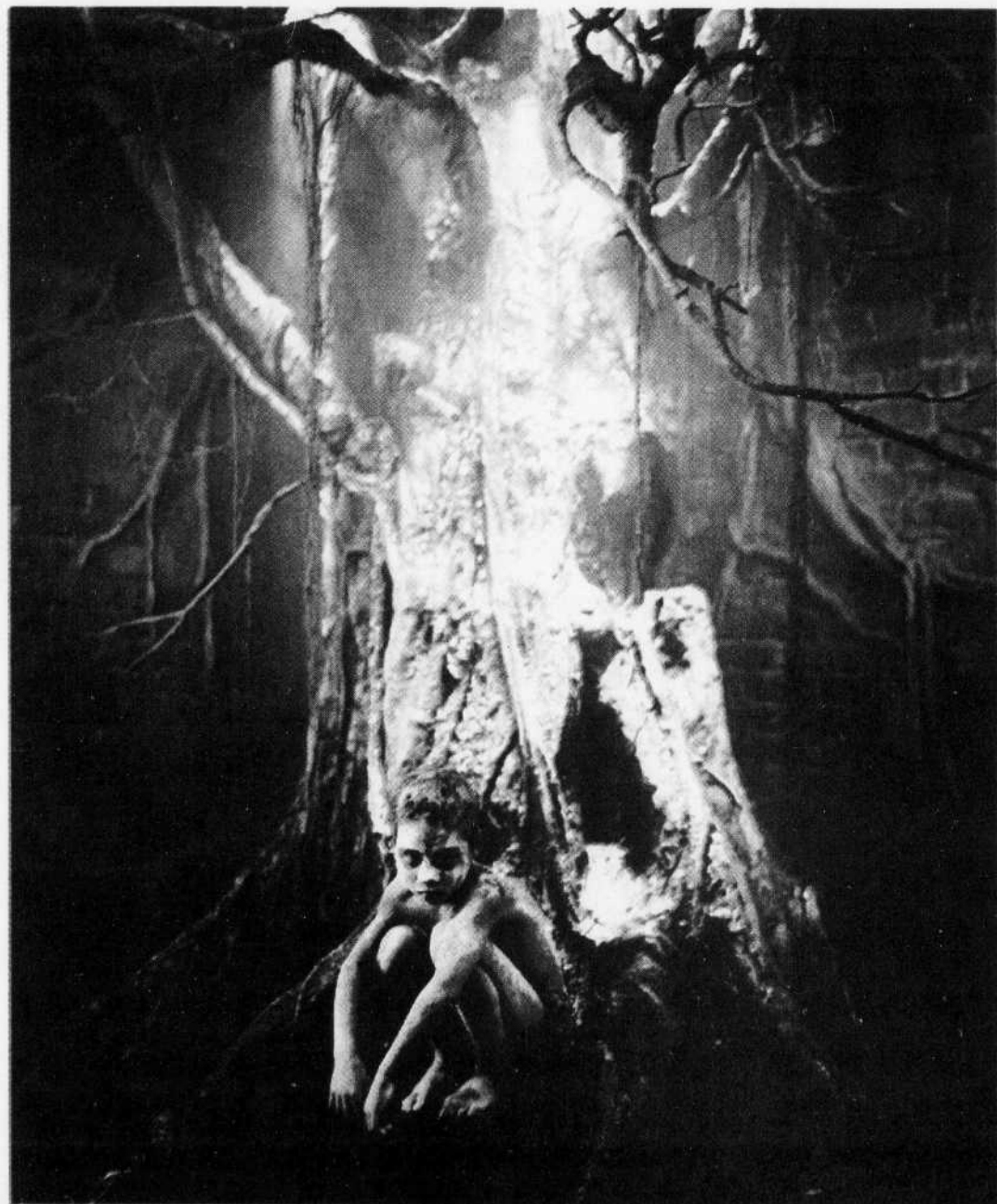
Réalisation: Fabrice Du Welz. Scénario: Oliver Blackburn, David Greig et F. Du Welz. Avec Emmanuelle Béart, Rufus Sewel, Julie Dreyfus, Petch Osathanougrah. Photo: Benoît Debie. Montage: Colin Monie. Musique: François Eudes. 2008. France, Belgique, Grande-Bretagne, Australie. 96 min.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Sorti ce printemps en DVD de manière assez confidentielle sans détour du côté des salles — c'est bien désolant — *Vinyan* vaut assurément le détour. Il s'agit du second long métrage du Belge Fabrice Du Welz, auteur de l'intéressant mais moins achevé *Calvaire*. Amateurs de frissons tortueux et de glissements vers l'étrange, prenez-en note.

Bangkok, 2004. Jeanne et Paul ont perdu leur fils Joshua dans le tsunami qui s'est abattu sur la côte six mois plus tôt. Incapable de se résoudre à rentrer, le couple fait du surplace, lui essayant de faire son deuil, elle refusant de croire que leur enfant est mort. Après tout, le corps n'a jamais été retrouvé... Quand, au hasard d'une collecte de fonds mondaine, Jeanne croit reconnaître Joshua sur une vidéo amateur tournée aux abords de villages abandonnés, ses doutes se transforment en certitude. Espérant favoriser la guérison de son épouse, Paul consent à un voyage en bateau risqué et onéreux. S'en remettant à la bonne foi d'un inquiétant passeur, mari et femme s'enfoncent vers un destin insolite sur les flots boueux.

Peut-être la mémoire de certains cinéphiles aura-t-elle été titillée à la lecture du résumé. Oui, *Vinyan* se révèle, bien plus qu'un hommage, une variation sur le classique de Nicholas Roeg *Don't Look Now*. Comme Brian De Palma avec *Dressed to Kill*, qu'il avait modelé sur *Psycho* en le travestissant, Du Welz applique le modèle de Roeg à un contexte inédit. Bien conçu, le procédé est loin d'être condamnable et transcende la notion de *remake*. La progression narrative est sensiblement la même, les thèmes et motifs aussi. Ainsi le couple endeuillé ne vogue-t-il plus sur les canaux de Venise, mais sur un fleuve birman. La fillette en imperméable rouge se mue en un pe-



SOURCE SONY PICTURES

Vinyan, de Fabrice Du Welz: drame psychologique, aventure, horreur... la fusion opère.

tit garçon portant un chandail de foot rouge. Le même climat d'inquiétante étrangeté baigne l'action, la même impression qu'une tragédie couve nous prend à la gorge. Indice que le cinéaste ne cherche pas à cacher son jeu, la fameuse scène d'amour de *Don't Look Now* n'est pas émulée, mais plutôt détournée de brillante façon.

Difficile d'inscrire *Vinyan* dans un genre précis. Disons plutôt qu'il y a mélange (heureux). Drame psychologique, aventure, horreur... la fusion opère. Du Welz, qui possède une indéniable maîtrise technique (cadres soignés, emploi pertinent de la *steadycam*), est aussi redevable à son directeur photo Benoît Debie. Déjà équipiers sur

Calvaire, les deux hommes signent ici des images d'une force d'évocation peu commune.

Abonné aux approches visuelles sophistiquées (*Innocence*), voire radicales (*Irréversible*), Debie était certainement le collaborateur tout indiqué pour une aussi longue virée dans la jungle thaïlandaise (les deux tiers du film s'y déroulent). Cela étant, la réussite du film tient beaucoup à l'interprétation complexe d'Emmanuelle Béart. Complètement habitée, elle rend, à défaut d'un meilleur mot, lisible la dérive intérieure de Jeanne. A ses côtés, Rufus Sewell, qu'on avait un peu oublié depuis ses débuts prometteurs dans *Dark City*, propose un jeu très sobre. Il ne cherche

jamais à faire ombre à sa partenaire, dont le rôle pourrait, à tort, sembler plus étoffé. Ensemble pour la majeure partie du film, les deux acteurs exsudent une chimie palpable.

Qu'on se rassure, *Vinyan* saura plaire aux spectateurs qui ne connaissent pas nécessairement les œuvres citées (*Los Niños*, de Narciso Ibanez Serrador, l'est également). Le film se suffit à lui-même et sa lente montée dramatique, implacable dans son inexorabilité, exerce au bout d'un moment une sorte de fascination. La dernière scène, cohérente mais risquée, sera certainement à l'origine de discussions animées.

Collaborateur du Devoir

www.cinemaduparc.com

J'AI TUÉ MA MÈRE
SURVEILLANCE de Jennifer Lynch
EVERY LITTLE STEP • TOKYO!
WILD AT HEART • BLUE VELVET

consultez notre site internet

Métro Place des arts 129 3575 Du Parc 514-251-1900

CINÉMA DU PARC
STATIONNEMENT 3 HEURES • 2 \$

ARCHAMBAULT

PALMARÈS
DVDRésultats des ventes:
du 9 au 15 juin 2009

1	IRON MAIDEN Flight 666
2	PRISON BREAK Season 4
3	WOODSTOCK 3 Days Of Peace & Music
4	GRAN TORINO
5	BABINE
6	24 Season 7
7	THE INTERNATIONAL
8	TWILIGHT
9	JAZZ CONFIDENCES: 30 ANS DE FESTIVAL À MONTRÉAL
10	FINAL FANTASY VII: ADVENT CHILD
11	LA SOUPE AUX CHOUX
12	MISS MARPLE Coffret 3
13	LEONARD COHEN Live in London
14	DIANA KRALL Live in Rio
15	PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE
16	DEFIANCE
17	TRUE BLOOD Season 1
18	QUANTUM OF SOLACE
19	TERMINATOR 2: JUDGMENT DAY
20	HE'S JUST NOT THAT INTO YOU

CINÉMA



Askhat Kuchinchirekov dans *Tulpan*, de Sergey Dvortsevoy

SOURCE MONGREL MEDIAS

S'unir ou ne pas s'unir

TULPAN

Réalisation et scénario: Sergey Dvortsevoy. Avec Askhat Kuchinchirekov, Samal Yeslyamova, Ondasyn Besikbasov. Image: Jolanta Dylewska. Montage: Isabel Meier, Petar Markovic. Allemagne-Russie-Kazakhstan-Suisse-Pologne, 2008, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les documentaristes, du moins plusieurs d'entre eux, sont reconnus pour leur persévérance; ils attendent le bon moment plutôt que de le provoquer, ou de le recréer de toutes pièces comme l'exige la fiction. Le cinéaste kazakh Sergey Dvortsevoy a beau avoir fait le saut du réel à l'imaginaire avec *Tulpan*, son premier long métrage, il n'a rien perdu de ses réflexes d'observateur attentif, de capteur de moments authentiques à caractère ethnographique.

Cette approche respectueuse, laissant le temps au temps, constitue un véritable tour de force dans ce film d'une simplicité exemplaire, se déroulant dans les steppes kazakhes — aussi bien dire au milieu de nulle part. Car on a beau scruter l'horizon, tout ce

qui s'offre à notre regard, et plus encore à celui des personnages, n'est que désolation, vaste étendue balayée parfois par des tempêtes de sable d'un souffle effroyable.

C'est pourtant dans ce milieu hostile qu'Asa (Askhat Kuchinchirekov) veut refaire sa vie. Après l'immensité des océans, la terre ferme, et aride, ne semble pas effrayer cet ancien marin de retour de son service militaire dans l'armée russe. Cet enracinement s'avère toutefois difficile, forcé qu'il est de prendre épouse s'il veut, comme son beau-frère Ondas (Ondasyn Besikbasov), élever un troupeau de moutons.

Or la seule célibataire disponible à des kilomètres à la ronde rejette sa demande en mariage, prétextant le manque d'esthétisme de ses oreilles décollées. Le refus de celle que personne ne verra — pas même le spectateur! —, surnommée Tulpan (qui signifie tulipe), n'aidera en rien Asa à se faire respecter du colérique Ondas malgré les multiples tentatives d'arbitrage de sa sœur Samal (Samal Yeslyamova), prise entre ce frère désœuvré et ce mari intransigent. Et si son salut se trouvait dans

l'enthousiasme débridé de son copain Boni (Tulepbergen Baisakalov)? Grand amateur de musique pop et de photos «cochonnes», ce garçon d'une jovialité excessive (et éreintante) croit que la vie est ailleurs, en ville bien sûr, loin de ce désert cruel où les moutons souffrent de la chaleur excessive et du manque de nourriture.

Ce quotidien de dur labeur et d'isolement impitoyable exerce une véritable fascination sur Sergey Dvortsevoy, un monde qu'il connaît depuis longtemps, de par ses origines mais surtout à cause de sa longue fréquentation en tant que documentariste. Ses méthodes n'ont guère changé dans *Tulpan*, s'attardant avec le même esprit humaniste à dépeindre les jours, et parfois les nuits, de ces payans aux visages constamment couverts de sable, s'accrochant sans cesse à l'espoir de quelques gouttes de pluie ou d'un possible déménagement vers des terres plus fertiles.

Les tribulations sentimentales d'Asa — pour une femme qu'il n'a jamais vue! — font parfois sourire, mais ce sont sur-

tout ces nombreuses tranches de vie, sous la yourte, immense tente en peau, et au milieu d'un troupeau de moutons agités par la tempête, qui donnent à *Tulpan* son supplément d'âme, son caractère d'exception. Et cela va bien au-delà de ces morceaux de bravoure que sont les accouchements de deux brebis, preuve, s'il en fallait une aussi éclatante, de la patience du cinéaste à saisir l'inattendu.

Cette spontanéité chez ces nomades ne semble d'ailleurs jamais feinte, même chez cette fillette dont les chants folkloriques finissent par irriter bien plus que les oreilles de son papa... Très malin celui qui pourrait départager les acteurs dilettantes des professionnels, jouant dans une harmonie confondante, créée par un cinéaste jamais étranger par rapport à ce qu'il filme, toujours à la recherche d'une authenticité qui ne demande qu'à jaillir sous ses yeux. Quitte à l'attendre au milieu de toute cette désolation, hostile aux tulipes... et parfois à ceux qui veulent les cueillir.

Collaborateur du Devoir

Déjà vu

THE PROPOSAL (LA PROPOSITION)

D'Anne Fletcher. Avec Sandra Bullock, Ryan Reynolds, Betty White, Mary Steenburgen, Craig T. Nelson. Scénario: Pete Chiarelli. Photographie: Oliver Stapleton. Montage: Priscilla Nedd-Friendly. Musique: Aaron Zigman. États-Unis, 2009, 107 minutes.

MARTIN BILODEAU

The Proposal appartient à cette catégorie de comédies sentimentales qui n'auraient pas pu être imaginées sans l'invention du «post-it» et des fonctions «copier-coller» des logiciels de traitement de texte. En regardant le film d'Anne Fletcher (*27 Dresses*), on imagine sans peine sur le mur du bureau du scénariste une arborescence de feuillets jaunes, pouvant être déplacés et interchangeables, illustrant la progression de l'intrigue, et dans son ordi les scénarios d'une douzaine de comédies sentimentales du même acabit. L'éventail va du modèle par excellence (*My Best Friend's Wedding*, de P.J. Hogan) aux plus récents spécimens sur le thème de la guerre des sexes (*Made of Honor, No Reservations, New in Town*), dans lesquels, la plupart du temps, à la faveur d'un couplage forcé, un bon gars aux valeurs honorables réchauffe un frigidaire.

Pas de doute, nous avons tous déjà vu *The Proposal*. Soit dit en passant, vous avez déjà lu ce texte. Oui, oui. Je vous parlais de dans du sentiment de familiarité recherché par les producteurs de ce genre de films, qui ne veulent pas surprendre mais rassurer les spectateurs en leur préparant un repas qu'il ont déjà mangé et aimé, en variant au minimum l'assaisonnement.

L'assaisonnement ici, ce sont

les comédiens. Sandra Bullock campe une hyène en talons-à-gaules qui fait régner la terreur dans une maison d'édition new-yorkaise. Ryan Reynolds joue son adjoint souffre-douleur aspirant à une carrière d'écrivain que sa patronne ne semble pas disposée à lui consentir. Le vent tourne lorsqu'elle, Canadienne d'origine menacée d'expulsion du pays, le force à l'épouser, ce qui éveille les soupçons d'un agent d'immigration. Pour sauver les apparences et préparer l'interrogatoire, voilà le couple parti pour un long week-end chez les parents de monsieur, dans l'Alaska de Sarah Palin, où c'est bien connu les glaciers fondent.

The Proposal démarre ainsi sur le modèle du duo mal assorti et se poursuit sur celui du poisson hors de l'eau, la pauvre éditrice étant mal préparée au climat, au contexte et à la tendresse de mère-grand (l'inimitable Betty White).

Anne Fletcher a gagné en assurance depuis *27 Dresses*: son film se débobine à un bon rythme, sans temps morts, et sa mise en scène est juste assez transparente pour mettre en valeur les décors, les paysages et les interprètes, qui font le plus gros du travail. Bullock et Reynolds, déjà doués d'un bon sens comique, se sont préparés pour leur rôle dans un gym, ce qui ne déshonore pas le film, loin de là. À l'exception d'une séance de danse tribale en forêt, vraiment gênante pour les participantes (White et Bullock), les «post-it» sont utiles, alignés dans le bon ordre, et mènent à l'aéroport le plus près de chez vous.

Bref, il ne vous reste plus qu'à décider si *The Proposal* vaut la peine d'être revu. Quant au texte, il ne fait plus de doute, à ce stade, que vous l'avez relu.

Collaborateur du Devoir



Ryan Reynolds et Sandra Bullock dans *La Proposition*, d'Anne Fletcher

FESTIVAL DE CANNES
PRIX UN CERTAIN REGARD

MEILLEUR FILM
MEILLEUR FILM
LOUVE D'OR
MEILLEUR FILM
MEILLEUR FILM

★★★★★
«C'EST SUBLIME!»
Les Inrockuptibles

«UN VRAI COUP DE CŒUR,
UN SCÉNARIO BRILLANT ET DRÔLE!»
La Devoir

«UN VOYAGE DÉPAYANT ET PLEIN DE SAVEURS!»
Le Figaro

TULPAN

UN FILM DE SERGEY DVORTSEVOY

À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

À L'AFFICHE!

TOUTS LES JOURS : 19400 - 17400 / 19400 - 21400

Ed Begley Jr. Patricia Clarkson Larry David Conchita Hill Michael McKean Evan Rachel Wood

Whatever Works

(s.f. Comme tu veux)

« Du grand Woody Allen... retour aux sources de la comédie new-yorkaise. »
— Brian D. Johnson, *Mezzanotte Magazine*

DÈS LE 26 JUIN

Quinzaine de Réalisation

★★★★★ «An astonishingly mature work (...) introduce us to a new and authentic auteur.»
Brendan Kelly, THE GAZETTE

★★★★★ «Le film se révèle à la hauteur des prix qu'il a remportés à Cannes.»
Cédric Bélangier, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★ «Un grand cri d'amour (...) Un film à la fois drôle et profond. D'une fraîcheur enthousiasmante.»
Marc-André Lussier, LA PRESSE

Les fils ne savent pas que leurs mères sont mortelles.

K-FILMS AMÉRIQUE présente

J'AI TUÉ MA MÈRE

ANNE DORVAL, XAVIER DOLAN, FRANÇOIS ARNAUD, SUZANNE CLÉMENT, PATRICIA TULASNE, NIELS SCHNEIDER, MONIQUE SPAZIANI

UN FILM DE XAVIER DOLAN

À L'AFFICHE

CINÉPLEX BOUCHERVILLE CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC CINÉPLEX QUÉBEC

CINÉPLEX BEAUBIEN CINÉPLEX QUARTIER LATIN CINÉPLEX DU PARC AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

CINÉPLEX MEGA-PLEX JACQUES-CARTIER MEGA-PLEX PONT-VIAU

CINÉPLEX BOWEN CINÉPLEX SAINT-HUBERT CINÉPLEX LA MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉPLEX GARTIER

CINÉPLEX CINÉPLEX CINÉPLEX FLEUR DE LYS CINÉPLEX BEAUPORT CINÉPLEX LE CLAP CINÉPLEX LILO

CINÉPLEX CINÉPLEX CINÉPLEX CINÉPLEX CINÉPLEX CINÉPLEX